

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

J/57/2-4

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 772.—SAMEDI, 18 FEVRIER 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



M. A. KLECZKOWSKY, consul de France à Montréal



M. CONSTANS

Ambassadeur à Constantinople



M. NISARD

Ambassadeur près le Saint-Siège

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 18 FÉVRIER 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique prissienne, par R. Brunet.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : Cœur de jemme, par I. Kaiser.—Réminiscences, par P. Huot.—Poésie : La prière du mousse, par A. Lozeau.—Le rigodon du diable, par L. de Montigny.—Aumône récompensée.—Les flottes comparées des grandes puissances, par H. Blinder.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Jeux et amusements.—Devinette.—L'art culinaire.—Jeux.—Billard.—Feuilletons : Rosalba les deux amours : L'orpheline.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portraits : M. A. Kleckowski, consul de France à Montréal ; M. Nisard, ambassadeur près le Saint-Siège ; M. Constans, ambassadeur à Constantinople.—Beaux-Arts : Aie confiance ; Peux-tu parler ?—Après le naufrage.—Les flottes comparées des grandes puissances.—Gravure du feuilleton.—Coup de billard.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 12 janvier 1899

Le poète, Jean Sévère, vient de publier un livre nouveau : *La Poésie Humaine*.

C'est un exposé philosophique de la poésie. Il parle du poète en ces termes :

Si, dit-il, les poètes sont nombreux, bien peu ont la force de renoncer à leur rêve, bien peu ont le pouvoir ou la volonté de donner une forme précise, brutale dirions-nous, à la vision indivise mais splendide qui hante leur cerveau...

Le penseur hardi et superbe, qu'est Jean Sévère, apporte toute l'autorité de son talent à cette vérité que "La poésie n'est point dans un rythme bizarre et savamment cadencé, elle n'est point dans des mots nouveaux, dans des rimes rares et riches ; elle est, avant tout, dans la pensée, dans la pensée qui élève et qui empoigne, dans la pensée qui émeut, dans la pensée qui arrache les larmes ou qui excite la passion dans le cœur de l'homme..."

Combien jolis des vers artistement illustrés :

Elle était pure, douce et belle
Ainsi qu'une étoile des cieux ;
Et Lui s'était assis près d'Elle
Et songeait, les yeux dans les yeux.

Il songeait qu'il est sur la terre
De splendides illusions
Mais qu'en un instant, leur mystère
S'écroule au vent des passions :

Il songeait qu'il est de beaux rêves
Promis à l'âme des humains
Mais qu'ils fuient toujours vers les grèves
Et se perdent par les chemins.

Ici, Jean Sévère parle du Rêve splendide qui fleurit dans la pensée du poète.

Il dit :

Son imagination l'emportait plus loin que tous les horizons qu'embrassaient ses regards, il entrevoyait les villes lointaines, les tumultueuses capitales, Paris, Londres et leurs millions d'âmes. En un songe rapide, il évoquait toutes les civilisations disparues, toutes les révélations passées, toutes les aspirations, toutes les rumeurs du temps présent.

Et deux voix dissemblables, les deux voix du poète, venaient à la fois frapper son oreille, l'une majestueuse et puissante montait des monts et des plaines, l'autre faible et craintive s'élevait des cités et des empires.

L'une disait : Nature ! et l'autre : Humanité !

C'est à regret qu'il quitta les hautes cimes. Mais le soleil allait disparaître, la descente devait être longue. Il salua l'immensité, les neiges éternelles et les sommets d'azur. Et, se sentant pour longtemps à l'abri de la jalousie et de la haine des hommes, il redescendit vers la vallée.

Avec quel esprit, le poète interroge la lune :

O Lune,

Astre blafard dont la clarté
Vient dissiper l'obscurité
De la nuit brune.

Dis-nous :

Ceux qui vont rampant sur ta sphère
Sont-ils plus sage ou plus fous
Que sur la terre ?

Ecoutez-le parler du vent d'hiver, de ce vent, qui au Canada, accourt des montagnes avec un bruit d'enfer, qui claque dans les vitres avec de sinistres clameurs :

Entendez-vous le vent qui passe
Et tourbillonne dans l'espace ?

Il emporte d'affreux soupirs,
De sourdes plaintes de martyrs,
Il emporte au fond des ténèbres
Des échos lointains et funèbres.

On dirait que l'horrible vent
A quelque chose de vivant
Et que sa grosse voix est pleine
De toute souffrance humaine !

Plus loin, le magnifique libertaire qu'il est s'écrie :

Nous ne voulons pas savoir ce qu'est la victoire, ce que signifie la gloire ; qu'il nous suffise de dire qu'en notre temps de science et de lumière, la guerre nous apparaît de plus en plus révoltante et contre nature, que nous prévoyons une époque prochaine où les frontières effacées, la guerre morte, l'homme dégagé des préjugés, pourra s'écrier avec Lamartine : Je suis concitoyen de tout homme qui pense ; la Liberté, c'est mon pays !

Certes ! le rêve de Lamartine, la vision de Jean Sévère, c'est bien beau ! mais ce n'est peut-être pas très prochain, par ce temps d'armements, par cette température de poudre et de guerre qui souffle en Angleterre, en Allemagne et même en France !

Qu'importe ! le socialisme, dans ce qu'il a de bon, fait faire des pas de géant à la sublime fraternité.

Cependant, les poètes sont souvent des prophètes, et qui peut dire si le siècle prochain n'accourra pas vers les âges futurs, rayonnant de cette sublime Fraternité, rêve de Jean Sévère ?

Le Progrès marche si vite vers l'Avenir, que le jour n'est peut-être pas si éloigné qu'on le pense où les peuples aboliront des frontières désormais inutiles, entre les hommes devenus meilleurs.

C'est donc avec un très grand enthousiasme que nous saluons l'œuvre de Jean Sévère.

* *

Du Journal, de Paris :

Une revue viennoise a eu l'idée de rechercher la manière dont les empereurs et les rois se tenaient au théâtre.

François-Joseph y passe tout son temps. Lorsque la pièce n'a pas de succès et que le public témoigne de son mécontentement, François-Joseph se lève et, debout dans sa loge, il applaudit à tout rompre.

Le prince de Galles est bon garçon. Il rit, quand la pièce le fait rire. Il bâille, quand la pièce est ennuyeuse.

Le tsar ne laisse rien paraître. Il se conforme à l'étiquette.

Guillaume II est auteur, critique, metteur en scène. Il se mêle à tout, discute sur tout et non sans goût.

Le roi Alexandre de Serbie ne regarde que les actrices. La pièce, il s'en fiche. Ça lui est bien égal.

La reine Victoria s'intéresse réellement au spectacle pendant le premier acte. Dès le second, elle s'endort. Au troisième, elle ronfle.

Le roi de Belgique ne va au théâtre que lorsqu'il y a ballet. Et encore, il ne faut pas que les danseuses soient belges.

* *

Toujours, à Paris, l'usage voulait qu'aux grands mariages, les mariés portassent l'habit de cérémonies. Et chacun s'y conformait.

C'est d'ailleurs, si j'ose, de voir le marié être en costume de grand gala ! Il est plus charmant ainsi, n'est-ce pas, mesdames ?

Mais, horreur ! Voilà que cet usage a subi un accroc. M. Le Borgny, sociétaire de la Comédie-Française, a voulu introduire une innovation. Et il s'est marié... en redingote grise !—Oui, ma chère, en redingote grise !—Toutes les belles "madames" en causent encore.

M. Le Borgny est certainement un grand acteur. Mais pourquoi a-t-il voulu s'afficher citoyen de Cabotville ?

Nous aimons l'artiste qui nous charme sur la scène, et c'est à regret que nous l'avons vu descendre au cabotinage ordinaire.

Et c'est avec raison que M. Alexandre Hepp s'est écrié : " En vérité, en vérité, je vous le dis : ils sont tous cabotins, ces gens-là ! "

* *

Du Figaro, de Paris :

Les deux médecins coupables de la regrettable négligence dont nous avons parlé hier, sont les docteurs T... et A...

Le premier, ancien élève du Dr Péan, habite dans un modeste hôtel de la rive gauche ; le second exerce au centre d'un quartier populaire.

Tous deux reconnaissent que leur opération a été malheureuse, mais affirment que le corps étranger, extrait de l'abdomen de la malade, ne présentait aucun danger, parce qu'il était aseptique...

Les deux docteurs seront entendus de nouveau aujourd'hui en présence de leurs avocats.

L'histoire dont il s'agit se résume en ceci : Une femme se fait opérer par deux médecins qui lui oublient un instrument dans le corps. Un an se passe, et elle souffre toujours. Alors elle s'adresse à un autre chirurgien qui s'aperçoit de la négligence de ses confrères, et qui retire l'instrument oublié.

Il est vraiment regrettable de voir le peu de cas que certains médecins font de la vie de leurs clients. A cela j'ajouterai un autre exemple :

Il y a environ un an, un docteur canadien me racontait avoir été appelé au chevet d'un malade, que son médecin tuait avec des remèdes violents, des poisons mêmes, et par une ignorance certaine.

—Je m'aperçus du fait, me dit-il, et je me retirai, ne voulant pas être complice.

—Mais, répliquai-je, pourquoi l'avez-vous laissé mourir ainsi ?

—Ah ! comme vous y allez, et le secret professionnel, et la délicatesse que nous devons avoir entre confrères, qu'en faites-vous ?

Ainsi, pour beaucoup de médecins, et c'est malheureux, la confraternité prime l'humanité.

Ne trouvez-vous pas, cher lecteur, que ces médecins-là, par inconscience, deviennent d'affreux criminels ?

La délicatesse exigée entre médecins ne devrait pas aller jusqu'à ce qu'ils permettent qu'on assassine devant eux !

La science étant la sœur de l'humanité, elles se doivent une aide mutuelle et continuelle.

Un médecin sera certainement plus grand d'avoir

sauvé la vie d'un malade que d'avoir voulu ménager l'amour-propre d'un ignorant.

Qu'en pensez-vous ?

* *

18 janvier.

Je lisais, dernièrement, la lettre de Mgr Bruchési aux directeurs de journaux qui publient des "mains d'assassins, grandeur naturelle" !

Bien avant la lettre de Mgr Bruchési, notre confrère, M. Firmin Picard, avait écrit dans le MONDE ILLUSTRÉ, un très intéressant article sur le même sujet.

L'archevêque de Montréal demande aux journaux quotidiens de ne plus publier un tas de gravures ridicules sur les poses différentes des assassins.

Depuis quelque temps, il se commet tant de crimes au Canada, qu'on est en droit de se demander si des gens ne deviennent pas assassins dans le désir maladif de voir leurs portraits et biographies publiés dans les grands quotidiens montréalais.

On prétend que "le public aime ça." Peut-être que "le public aime ça" parcequ'il ne connaît pas mieux.

Si au lieu de cultiver en lui des goûts aussi dépravés on élevait ses sentiments vers les choses de l'art, ce bon public n'y perdrait sûrement pas.

Jacques Bonhomme est un bon diable qu'on peut facilement retirer des endroits marécageux pour le mener dans les allées de jolis jardins magnifiquement fleuris.

On l'a accoutumé à des choses bêtes, et il ignore les choses artistiques.

Mais que la *Presse* et la *Patrie* se mettent à publier des copies de tableaux remarquables, des portraits de célébrités—non pas de bandits !—et des dessins faits avec un goût parfait et d'une excellente composition, et vous verrez, alors, nos bons Canadiens s'écrier : "Ah ! ben ça, c'est plus chic.—Qu'en penses-tu toi ?"

Montréal est une ville intelligente et instruite. Elle a certainement des amants de l'art.

Quand Raoul Barré, l'artiste qui, à Paris, dessinait pour les célèbres éditeurs Paul Ollendorff et Fayard et frères, pour le *Cri de Paris*, pour la *Revue des Deux Frances* et pour le *Sifflet*, nous tous, Canadiens, qui avions entendu les bravos donnés à ses œuvres, nous nous disions avec orgueil : "Barré apportera une note nouvelle aux journaux canadiens. Il fera, dans la *Presse* ou dans la *Patrie* de Montréal, ce que font dans le *Figaro* de Paris, Forain et Caran d'Ache..."

Hélas ! Voilà sept mois que Barré est parti, et nous attendons toujours...

Les directeurs de journaux l'oublient-ils, ou est-ce lui qui néglige de faire briller son talent à la gloire naissante de l'Art Canadien.

Comme Mgr Bruchési a raison d'intervenir ! Il est dans son rôle d'apôtre d'une religion civilisatrice. Et, en écoutant sa voix autorisée, les journalistes de Montréal prouveront une intelligence digne de tous les applaudissements.

Souhaitons que cet acte ouvre une porte aux espoirs des amoureux de l'Art et au talent laborieusement acquis d'artistes qui nous feraient le plus grand honneur.

Je sais bien que nos journaux quotidiens publient déjà quelques dessins, de temps en temps ; mais délivrés d'un fatras de clichés horribles et de racontars absurdes, ils auraient plus de place pour l'art, auquel une plus grande attention serait portée.

Et quel lecteur intelligent s'en plaindrait ?

Paul Bourget

Un bonheur qui a passé par la jalousie est comme un joli visage qui a passé par la petite vérole ; il reste grêlé.

Dix-neuf fois sur vingt, pour une femme, mettre son cœur au jeu de l'amour, c'est jouer aux cartes avec un filou et des pièces d'or contre des pièces fausses.

Les vrais drames du cœur n'ont pas d'événements.
PAUL BOURGET

A BATONS ROMPUS

Je me demande si la grippe, cette maladie hypocrite qui fait tant de ravages dans le domaine physique, n'en fait pas aussi dans le domaine moral, j'en ferais mieux de dire dans la cage cérébrale de la pauvre machine humaine.

En effet, lisez n'importe quel journal, et vous verrez qu'il y a comme un mécontentement général parmi les différents états et professions de la société, mécontentement qui se présente toujours sous les noms pompeux d'améliorations ou de progrès.

Je ne suis cependant pas un rétrograde, mais quand je vois l'épicerie qui veut envahir la pharmacie et vice versa ; ou quand je vois le scalpel qui veut remplacer la férule du Magister, je me rappelle que, quand Jupiter veut perdre les hommes, il commence par leur faire perdre la raison...

Vous avez déjà deviné que je vais vous parler de Messieurs les médecins.

* *

Quelques doctes disciples d'Esculape, dans une réunion qui a eu lieu à l'Université Laval, sont pour la diminution de l'instruction scolaire et pour l'augmentation de l'instruction scientifique ou professionnelle.

Tout en leur laissant la responsabilité de leur première idée, que je n'approuve pas, car un médecin doit au moins savoir expliquer à son malade qui le lui demande l'étymologie des noms barbares, grecs ou latins, que la science nous impose,—le médecin a toujours passé pour avoir des connaissances générales profondes, et vouloir diminuer ses études classiques, c'est vouloir diminuer la profession de médecin. Ceux là qui raisonnent ainsi, doivent avoir usé inutilement leurs culottes sur les bancs d'un collège, pour venir échouer plus tard dans une fabrique de *bachot*... superficiel !... artificiel !

Il y en a même de pires, puisqu'il y en a qui sont reçus médecins, et qui ne peuvent exercer leur profession qu'après en avoir obtenu la permission... de par le parlement.

C'est un comble que je n'ai jamais compris et qu'on devrait bien combler.

* *

S'ensuit-il de là qu'ils soient mauvais médecins ?... Je ne le crois certainement pas, car la maladie de la médecine a pris Velpeau alors qu'il était garçon maréchal-ferrant ; Reveil, le chimiste distingué était à peu près dans le même cas, et si on avait exigé d'eux les formalités et exigences universitaires, la science y aurait perdu. Laissons donc cette porte ouverte aux exceptions géniales seulement et fermons-la, à ceux qui viendraient troubler de leurs pieds impurs les eaux limpides dans lesquelles s'abreuvent les piocheurs, les hommes de science, les consciencieux, convaincus que la vraie science ne s'acquiert que quand elle est basée sur une forte et solide instruction.

Prenez au Canada tous ceux qui sont devenus des sommités religieuses, scientifiques, littéraires, politiques, et vous verrez qu'ils ont tous été des piocheurs, des bûcheurs, des dissecteurs, des analystes, des esclaves de l'instruction scolaire.

* *

Donc, vous voulez agrandir le cercle de vos connaissances médicales et scientifiques. Tant mieux, car les malades ne pourront qu'y gagner, et ils applaudissent des deux mains à votre noble et louable entreprise.

Seulement, — ah ! il y a un seulement — c'est que, comme pour les avocats, notaires et pharmaciens, la loi doit intervenir et dire :

Art. 1er. Nul ne sera admis à l'étude de la médecine, s'il ne produit :

Art. 2me. Un titre de bachelier ès-sciences pour la Faculté de Médecine.

Art. 3me. Un certificat moindre pour les Ecoles secondaires.

C'est à dire que, vous devriez avoir une Faculté de Médecine qui vous autoriserait ensuite d'exercer votre

profession dans tout le Canada, car actuellement vous ne pouvez l'exercer que dans la province où vous avez subi vos examens ; ensuite, vous auriez des Ecoles secondaires qui ne vous autoriseraient qu'à exercer dans votre province... Voyez-vous alors l'émulation qui existerait pour l'homme de science qui voudrait décrocher la timballe ?

Et si j'en parle, c'est que cela se fait en France, où on colle le titre de *docteurs en médecine* aux premiers, et le titre d'*officiers de santé* aux seconds.

Or, trouvez-moi un *second* qui ne veuille pas devenir *premier* !...

* *

S'ensuit-il encore qu'un *officier de santé* ou *médecin de seconde classe* ne puisse être aussi fort qu'un *docteur en médecine* ?... Certainement que oui, car ce regretté docteur Marsil, auquel je suis heureux de rendre ce respectueux hommage, devait surtout sa science chirurgicale à une étude continuelle et consciencieuse, et il eût grandement tenu sa place à Paris.

C'est tout en respectant le noble corps médical du Canada que je me permet cette suggestion, heureux si elle peut être utile à la nouvelle génération...

* *

Quand je crois quelque chose utile à mes semblables, j'ai toujours l'habitude d'en écrire à qui de droit. Quand je vois qu'on n'y porte pas attention, alors je rends la chose publique. Ce qui me fait actuellement dire ceci, c'est cette affaire de 600 piastres offertes à Monsieur l'échevin Roy. C'est laid !

Donc, à propos de lait, comme la science a prouvé que beaucoup de maladies provenaient de la falsification de ce produit qui devrait être toujours vierge, voici ce que je crois utile.

Ce serait de nommer des employés assermentés qui fileraient les laitiers chez leurs clients, à leur insu bien entendu, et qui prendraient des échantillons de ce lait chez le client même.

Cette opération... délicate, devrait être faite au commencement, vers le milieu et à la fin de la vente, chez trois clients différents.

Il y a tant de buveurs d'eau, et tant d'eau à Montréal... Enfin, vous me comprenez. L'analyse ferait le reste.

* *

Je ne voudrais certainement pas que la chroniqueuse de *La Patrie*, crut que je suis son impitoyable critique. Non. Mais elle a eu une expression si malheureuse, je n'ose pas dire malveillante, dans son article de samedi dernier, que je le crois tombé de sa plume par inadvertance, plutôt que de son jugement. Voilà pourquoi je me permets de lui en parler. En parlant de Sarah Bernhardt, elle dit, à propos d'une nouvelle pièce dans laquelle elle doit jouer : que ce sera le succès de sa carrière *histrionique*.

Le mot *histrion* s'applique aux bouffons, aux pitres, bateleurs.

De leur nombre étaient Tabarin, Mondor, Barry, L'Arétin et jamais personne d'éducation, dit Oury, n'oserait appeler Lekain, Talma, Rachel... *histrion*... Et Sarah, donc, qui est une consciencieuse artiste, connaissant tous ses classiques à fond ?... Je considère donc que c'est un *lapsus calami*.

* *

Pour finir .. sans blague... On dit que Mulock Ier, ex-président de la Banque des Fermiers de Toronto, présentement Ministre des Postes, etc... pour être conséquent avec lui-même et la sagesse qui l'inspire dans son économique administration, va réduire la taxe des lettres locales à un cent et les circulaires pour partout à un demi-cent.

Comme on le voit, c'est un homme de... sens.

Justin P. Labaff

CŒUR DE FEMME

O cœur de femme, urne profonde
Pleine d'un parfum de grand prix,
Que la pitié prodigue au monde
Et qui s'évapore inconnu.

Telle, une mer que les orages
Flagellent parfois à dessein,
Un cœur de femme a ses naufrages,
Et des perles d'or dans son sein.

Il est des ciels que l'astre enflamme
D'un éclat immuable et sûr,
Et l'amour dans un cœur de femme
C'est une étoile dans l'azur.

Comme les ondes souterraines
Jaillissent au choc de nos pas,
Sous la rude étreinte des peines
Cœur de femme ne tarit pas.

Il s'entr'ouvre ainsi qu'une feuille
Au premier rayon du flambeau,
Et sur l'image qu'il recueille
Il se ferme comme un tombeau.

Tant de cœurs de femmes se donnent
Mais plus d'un ne se reprend pas,
Et tous ses battements pardonnent
Les martyres soufferts tout bas.

Le cœur de femme solitaire
Se brise, un soir, silencieux,
Mais, lassé de battre sur terre,
Il aime encore au fond des vieux !

L'amour ne quitte pas une âme
Comme l'oiseau quitte son nid,
Car Dieu fit le cœur de la femme
D'une parcelle d'infini !

ISABELLE KAISER

RÉMINISCENCES

LE DUEL FOURNIER-VIDAL

C'était en l'année 1856.

Il y avait alors, par tout le Canada, comme une efflorescence démocratique et littéraire.

Le libéralisme coulait à pleins bords ; parfois même on le vit extravaser par quelque endroit.

A Québec, surtout, s'épanouissait un réveil vivace et surabondant.

P.-J.-O. Chauveau rééditait *Charles Guérin*, et prenait, par des harangues cicéroniennes, la première place dans notre répertoire national, témoin, son discours au pied du monument Sainte-Foye, élevé à la gloire des braves de 1760, et dont la péroraison fut réellement olympique ; le docte F.-X. Garneau venait d'exhumer des bibliothèques d'Europe et d'Amérique les documents épars de nos traditions religieuses et historiques, pour les grouper en un tout harmonieux, d'où sortait, en quelque sorte, le renouveau d'un passé qui nous honore, et qui fut le parchemin, le droit de passage, la pâque de la nationalité canadienne-française ; Crémazie entonnait le chant de *Carillon* et celui des *Morts*, que les connaisseurs comparèrent aux meilleurs stances de Lamartine ; Fréchette, encore au collège, épanchait les premières strophes de *Mes loisirs*, faisant déjà pressentir, dans le poète enfant, le futur lauréat de l'Académie française ; tandis que Ferland, Casgrain, Laverdière, Chandonnet, Langevin, Parent, Taché, Lemay, Eugène L'Ecuier, Faucher de Saint Maurice, sur des terrains divers, offraient à l'avenir, constellé de brillantes promesses, les prémices de merveilleux talents littéraires.

Au forum populaire, Téléphore Fournier, Marc-Aurèle Plamondon, aujourd'hui juge de la Cour Supérieure, Jacques-Philippe Rhéaume, Soulard, ce dernier enlevé à la fleur de l'âge, faisaient retentir l'écho des assemblées publiques d'une éloquence chaude, généreuse, correcte et mesurée.

Telles étaient du public, à cette époque, les idoles préférées.

On vit même, un jour de triomphe électoral, le peuple en délire, promener à travers les rues de la cité e Champlain, à ses vastes épaules, assis sur une chaise,

le sympathique Marc-Aurèle Plamondon, saluant, dans son apothéose, les acclamations unanimes.

Sur un autre théâtre, au sein de notre Assemblée législative, qui tenait alors ses séances dans notre Académie de Musique, Papin, le Danton de la Montagne, charmait l'enceinte parlementaire des accents de sa fougue impétueuse, et jetait dans l'étonnement ses propres amis, par la justesse de son coup d'œil, l'impromptu de ses réparties, sa logique de fer et une argumentation savante et élevée ; Turcotte, le Démosène canadien, avec un geste ample, une stature carrée et trappue, mais grandissante avec la trame du discours, ses apostrophes véhémentes aux ministres, tressaillant sur leurs sièges, donnait à sa pensée un vêtement digne d'elle et de ceux qui l'écoutaient ; Loranger, esprit caustique et prime-sautier, retournait sur le gril son préopinant, le tenait enserré dans les mailles étroites d'une dialectique impitoyable, pour le clouer, ensuite, à son siège, vaincu et désarmé ; Pierre-Gabriel Huot, dont les discours bien écrits et académiques arrachaient à Fabre, rédacteur à *L'Ordre*, de Montréal, cet aveu : " Que son éloquence rappelait celle des premiers rhéteurs du Conseil Législatif français " ; Eric Dorion, que Cauchon surnommait l'Enfant Terrible, prononçait des discours nourris de faits et d'érudition ; Georges-Etienne Cartier, à son siège, coordonnait déjà, dans sa vaste pensée, les éléments de la Confédération canadienne, et Charles Laberge, que ce dernier baptisait du doux nom de rossignol de la Chambre, jeune homme de grande mine, aux manières engageantes, chaussé de bottes à la Napoléon, regard plastique, tête admirable, chevelure ondulante qu'il secouait avec grâce, voix musicale et pleine de coloris, s'emparait d'emblée de son auditoire, réalisant, dans toute sa personne, le type du vrai parlementaire.

Mais voilà que, tout à coup, au milieu de cette flore littéraire et politique une rumeur sourde et qui devint bientôt éclatante fit frissonner tous les cœurs.

Un coup de foudre au milieu d'un beau jour, n'eut pas plus étonné que la nouvelle d'une rencontre en champ clos de deux sommités du monde intellectuel.

Téléphore Fournier, un des collaborateurs du *National*, journal publié en cette ville, et Michel Vidal, rédacteur au *Journal de Québec*, après avoir échangé leurs cartes, devaient bientôt descendre sur le pré.

Au cours d'une polémique acerbe, engagée depuis quelque temps entre ces deux publications, une expression vague, tombée de la plume de M. Plamondon, mit le feu aux poudres.

De là la levée des boucliers.

Or, un bon matin, sans que personne s'y attendit, arriva au bureau du *National*, où se trouvaient les trois collaborateurs, MM. Fournier, Huot et Plamondon, le capitaine Kirth, rédacteur au *Mercury*, un vrai capitaine, portant le beaudrier, chamarré, médaillé et droit comme une lame, mais dénotant dans ses manières le type du parfait gentilhomme.

Il venait de la part de M. Vidal réclamer des explications.

N'ayant pu obtenir satisfaction absolue, la rencontre fut acceptée incontinent de part et d'autre.

On choisit le pistolet pour armes de combat.

M. Nelson, avocat, qui écrivait aussi au *National*, fut chargé aussitôt de s'entendre avec l'adversaire sur le lieu, le jour et l'heure de la lutte.

Restait à décider lequel des trois collaborateurs irait se mesurer avec Vidal.

M. Plamondon, auteur de l'article en question, brigua le périlleux honneur de représenter la *National* sur le terrain.

Huot et Fournier refusèrent de se rendre à son désir.

— La rédaction, soutenaient-ils, est une et solidaire.

On tira donc au sort.

Celui-ci favorisa Fournier.

Et il fut décidé que les adversaires se rencontreraient à la ligne 45me.

Les préliminaires aussitôt connus se répandirent comme une traînée de poudre à travers notre ville.

Dire l'émotion créée par ce défi, est impossible.

L'inquiétude était à son comble.

Dans les salons, les clubs, les salles de conférences,

à l'Institut canadien, dans les couloirs du Palais, et jusqu'au sein de la classe ouvrière, à Saint-Roch, on causait de l'affaire.

Quelque chose de macabre flottait partout, plus lourd que l'air.

Et les heures s'écoulaient mélancoliques, dans l'attente du tragique événement.

Fournier, l'orateur populaire, le jurisconsulte éminent, le politique sans peur et sans reproche, allait-il succomber dans l'arène ? faudrait-il couvrir d'un voile de crêpe une carrière si belle et déjà si enviable ?

Et chacun de plus, songeait aux familles des deux duellistes.

Foyers remplis d'allégresses, hier, désormais silencieux et mornes comme la tombe, qui demain, peut-être, s'ouvrira ! Horizons sans borne du désespoir, épouvantements de l'aïeule à cheveux blancs, douleurs sans nom des fils désolés, frêles berceaux où reposent de petits êtres roses, sans crainte de la fatalité blême qui plane à leurs rideaux de lin !

Chambre nuptiale de l'épouse, si lumineuse et si belle autrefois dans la rectitude des serments prêtés, et maintenant sans ordre, sans couleur et sans voix !

La prière au pied du Dieu de toute miséricorde et de tout apaisement, restait seule au cœur de ces infortunés si brutalement menacés par la fatalité des armes.

Toute proportion gardée, la France d'alors traversait un renouveau littéraire et politique semblable au nôtre.

C'était alors la fleur de Mai d'une nouvelle école littéraire.

On devisait à grands coups entre classiques et romantiques ; les uns évoquant les ombres de Racine, de Corneille et de Bossuet, les autres la renommée magistrale et déjà assise de Chateaubriand, de Lamartine et de Victor Hugo.

Victor Cousin, Guizot, Villemain, rendaient à la Sorbonne les oracles d'une érudition savante et philosophique.

Theirs, Manuel, Casimir Périer, à la tête d'un groupe resté célèbre, donnaient à la tribune parlementaire le spectacle de luttes chevaleresques.

Et ce fut au milieu de toutes ces belles choses de l'intelligence et de l'esprit, que la mort prématurée de Carrel jeta comme un lugubre sanglot.

Il nous fallut donc, à l'instar de la génération de 1830, ployer le genou devant l'inconnu, l'inexorable.

* * *

De leur côté, Fournier et Vidal, avec Nelson et le capitaine Kirth, leurs témoins respectifs, eurent une nouvelle entrevue.

Et tous quatre, une bonne nuit, sans en parler à personne, mystérieusement, sous des habits d'emprunt, traversèrent à Lévis, où ils se séparèrent, prenant des routes différentes, pour ne pas donner l'éveil.

Rendez-vous fut pris pour Sherbrooke.

Partis à pied, il fallut monter en voiture à quelques lieues de là ; le ciel s'était rembruni, la foudre grondait et la pluie battante rendait les chemins boueux et impossibles.

Au bout de trois jours, nos quatre voyageurs se rencontrèrent, vers le soir, dans une hôtellerie, à Sherbrooke, où l'on se décida, harassés de fatigue, perclus des jambes, à passer la nuit.

Mais, vers trois heures du matin, alors que nos deux duellistes divisaient, en rêve, sur l'issue de la course aventureuse, trois rudes coups frappés à la porte du garni, réveillèrent l'hôtesse, et deux limiers, dépêchés de Québec par la justice, lui demandèrent si, depuis la veille, elle ne donnait pas le couvert à quatre touristes, qu'ils lui dépeignirent de pied en cap.

Sur sa réponse affirmative, les officiers de police réveillèrent nos prétendus touristes et opérèrent leur arrestation, en bonne et due forme, leur enjoignant de fournir caution le lendemain, avec promesse, sur parole d'honneur, de ne pas se battre dans les limites du Canada.

Le lendemain, gaie comme pinson, l'heureuse caravane reprit le chemin de Québec, mais cela n'empêchait pas que Fournier et Vidal entretenaient toujours

dans leurs cœurs l'inflexible volonté de se loger un projectile quelque part.

Leur retour à la ville fut salué d'acclamations, les tristes présages s'évanouirent en fumée, la vie reprit son cours ordinaire et le calme succéda à cette commotion peu commune.

Bien habile à découvrir leur état d'âme eut été celui qui aurait vu les deux antagonistes et leurs témoins, à quelques jours de là, sur la terrasse Durham, aujourd'hui la terrasse Dufferin, se promenant gaiement ensemble, deux par deux, le cigare à la bouche et causant comme de francs et loyaux amis.

Quelques semaines après, cependant, alors que tout le monde croyait la hache de guerre enterrée pour jamais, ils partirent, à deux jours d'intervalle chacun, en habit de voyage ; et ceux qui les auraient vus ainsi, un à un, les eussent pris pour d'austères tabellions allant instrumenter dans quelque village voisin.

Les précautions, cette fois, étaient bien prises, la justice déroutée ; et sans encombre, inconnus de tout le monde, ils arrivèrent un bon matin, dans le nord de

New-York, à quelques arpents de Rouses Point, près d'un village niché sur le versant d'une montagne.

Le jour allait se lever.

Un tertre, jonché d'une épaisse verdure, que protégeait de son ombre un énorme chêne à la cime ondulante, fut choisi pour arène de combat.

Nelson et Kirth, correctement vêtus, pleins de sang-froid, mais silencieux, mesurèrent le terrain.

Les deux duellistes devaient se placer à douze pas l'un de l'autre, et, à un signal convenu, faire feu simultanément de leurs armes.

Il me faudrait les pinceaux de David et de Rosa Bonheur, ou la plume d'un écrivain rompu au métier, pour traduire dignement ce qui va suivre.

Le jour allait donc se lever, un beau jour d'été à la campagne.

L'aube, dans les lointains de l'espace, déployait ses lueurs blanches et indécises.

La nature se faisait belle pour l'hôte attendu.

Tout à coup le soleil, comme un immense incendie,

émergeant de la cime des monts, dora la vallée, lustra l'émeraude des savanes encore endormies, et déploya dans la plaine ses gerbes de lumières.

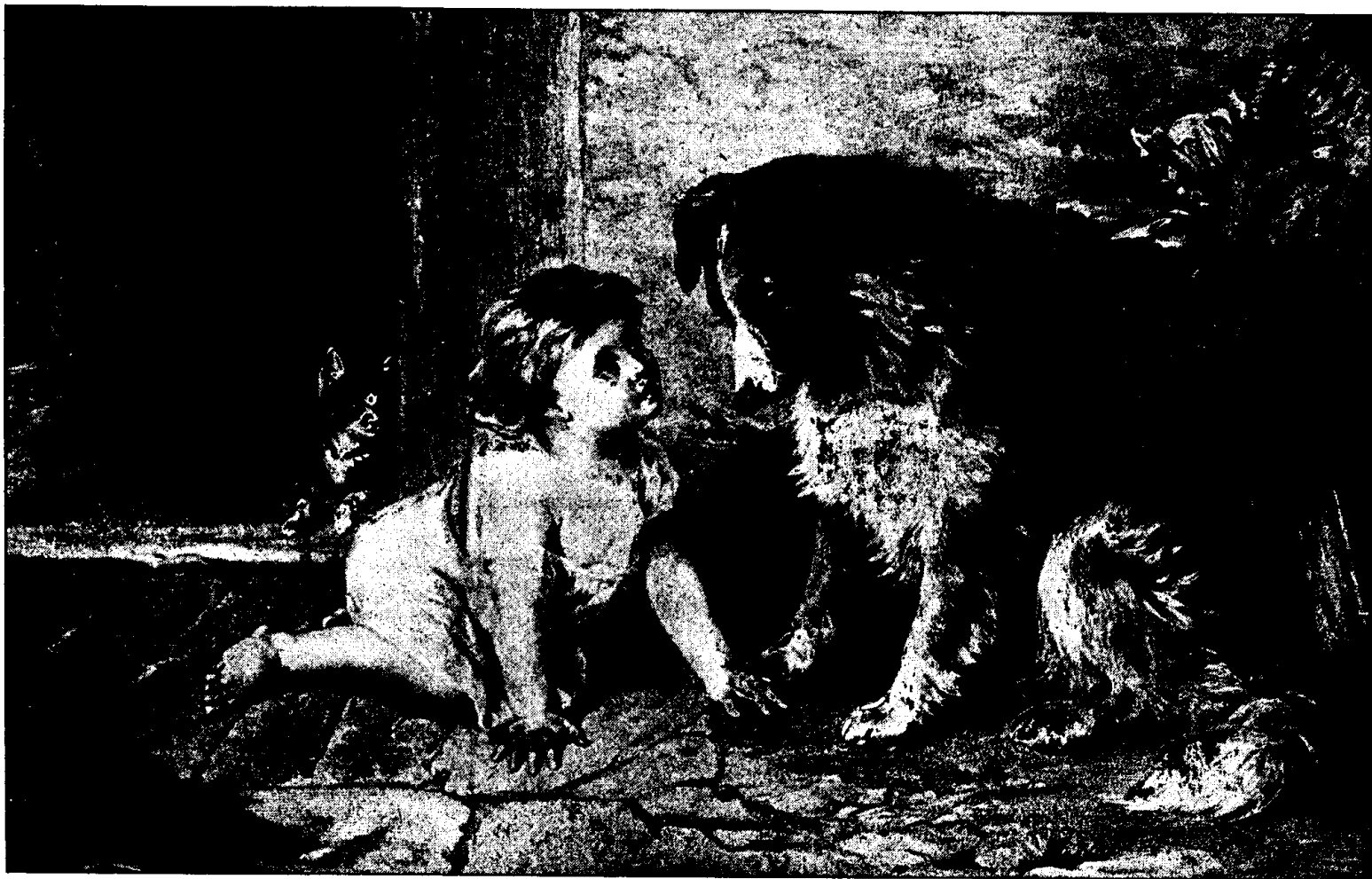
Et pendant que MM. Fournier et Vidal, portant habits noirs et cravates blanches, posaient leurs chapeaux sur le sol, se dépouillaient de leurs légers pardessus, pour apparaître en bras de chemise blanche, frais et dispos, on entendit d'un clocher voisin monter, suave et doux, le chant matinal de *l'angelus*, que les échos, les uns après les autres, chantèrent en chœur comme une musique céleste.

Le contraste était frappant.

On eût dit que le clavier de bronze de cette messagère divine répétait à dessein les paroles du Christ : paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

Il passa alors parmi ces quatre hommes comme un choc électrique.

Le ciel venait de rencontrer la terre, et le premier semblait, tel autrefois pour Isaac, arrêter le bras des combattants.



PEUX-TU PARLER ?

Tout à coup, la cloche cessa de sonner, et on n'entendit plus que les échos se perdre doucement dans les clairières parfumées.

Malgré cela, les préparatifs de la joute, un moment suspendus, recommencèrent.

Les témoins tirèrent les pistolets de leur étui, firent jouer la détente, en examinèrent le mécanisme et les chargèrent chacun d'une balle.

Les armes reconnues parfaites, on les remit aux deux adversaires, qui se serrèrent la main.

En ce moment un rouge-gorge, effleura de son aile les deux combattants et alla cacher les vives couleurs de son plumage écarlate dans un fouillis d'arbustes, en préludant, dans la clarté du matin, à une sérénade mélodieuse.

—Heureux présage ! souffla Nelson, à l'oreille de Fournier, en faisant allusion au mot rouge, dont on affublait alors le parti libéral.

Un imperceptible sourire passa sur les lèvres de Fournier.

On relut, à haute voix, les conditions, et les duellistes s'avancèrent à douze pas l'un de l'autre, et attendirent.

La minute était suprême.

En effet, jouer l'éternel passage sur la capsule d'un pistolet et pour une misérable querelle de plume, n'y avait-il pas là matière à réfléchir.

—Allez ! Messieurs, cria Nelson d'une voix forte.

C'était le signal convenu.

Vidal, embrassant d'un regard impassible et froid le poitrinaire de Fournier, fit feu instantanément.

Le projectile siffla aux oreilles de Fournier, mais ne le toucha pas.

Alors Fournier, qui avait réservé son feu, ferme et calme, droit comme une statue sur son socle, braqua son pistolet et visa, de son oeil noir et vif, Michel Vidal, pendant dix secondes et, relevant ensuite lentement son arme, il tira en l'air, broyant une branche de chêne qui tomba à ses pieds, comme pour marquer la grandeur de son âme, la justesse de son coup d'oeil et la fermeté de son bras !

Cet acte magnanime étonna son adversaire, qui s'avança pour lui serrer les mains dans une effusion amicale.

L'honneur humain était satisfait, et chacun reprit, joyeux, le chemin de la vieille capitale, où Fournier

reçut de ses amis une véritable ovation.

ÉPISE

A quelque trente ans de là, alors que Téléphore Fournier, devenu député du comté de Bellechasse, ministre de la Justice, pour mourir ensuite sur le banc de la Cour Suprême, se promenait, rêveur, dans les coulisses de la Chambre des Communes, à Ottawa, il fut surpris de voir venir à lui une figure non inconnue et de s'entendre dire, à brûle-pourpoint :

—Comment allez-vous, M. Fournier ?

C'était Michel Vidal, l'ancien adversaire, absent depuis de longues années du Canada, qui désirait déposer aux pieds de Fournier ses hommages et lui dire l'amitié toujours entretenue pour sa gentillesse d'autrefois.

—Impossible de se séparer ainsi sans prendre une rasade, reprit Fournier.

Et, rassemblant en un clin d'oeil les amis, on commémora les scènes du duel que je viens de décrire en sablant quelques bouteilles de champagne.

PHILÉAS HUOT.

Saint-Roch de Québec, février 1899.

LA PRIÈRE DU MOUSSE

A mon ami Albert Millette.

O Vierge pure, ô tendre mère,
Vous qu'on invoque avec espoir,
Du mousse écoutez la prière,
La prière et le chant du soir.

Quand sur les flots rageurs de l'océan qui gronde
Vogue en détresse un frêle esquif,
Vous dont l'œil vigilant scrute la mer profonde,
Éloignez-le du noir récif.

Aux pauvres naufragés que la terreur affole
Prêtez votre puissant secours ;
Que vers le port lointain leur léger bateau vole.
Qu'ils voient encore d'heureux jours.

Car il est comme moi des mousses dont la mère
N'a plus qu'un fils, son seul soutien ;
C'est celui qu'elle appelle en disant sa prière :
De ses vieux jours l'unique bien.

O Vierge pure, ô radieuse étoile,
Phare des mers, guide des matelots,
Faites toujours que sous l'azur sans voile
Tous les marins ne craignent plus les flots.

ALBERT LOZEAU.

LE RIGODON DU DIABLE

LÉGENDE POUR LA VEILLÉE DU MARDI GRAS

Comme le fantôme d'une grande fée de carnaval, une tempête échevelée gambadait, ce soir-là, sur la crête des Laurentides, et tout le village de Saint-Agathe-des-Monts disparaissait sous la neige ; la majestueuse étendue du lac des Sables n'était qu'une poussière blanche, non plus distincte des forêts ou de la plaine... On eût dit la paroisse morte et bien enlinceulée si, par les carreaux opalisés, on n'avait vu la lumière extraordinairement abondante en chaque chaumière et si, malgré la rafale, on n'avait entendu, de l'intérieur, cette bonne joie rare qui ne se constate qu'aux fêtes de la campagne.

La procession du Mardi Gras avait eu lieu et l'enterrement du carnaval s'accomplissait maintenant sous les toits. On fêtait partout, mais on fêtait particulièrement chez M. le maire Lafantaisie, — Agapit de son prénom, ainsi que l'accusait la signature portant sa marque — à qui sa qualité officielle était redevable de la visite de la joyeuse aristocratie du canton.

On s'amusaît ferme. Et même, après épuisement du répertoire chorégraphique, on avait dû improviser un *reel* dont l'exécution était en train de faire crouler la maison sur l'enthousiasme des danseurs. Le beau Chartrand, avec son crin-crin, se déménait comme un épileptique ; le frère à Poméla Sirois chantait, en tapant dans ses mains afin de maintenir la mesure, pour la vingtième fois peut-être son refrain :

Mesdemoiselles, mesdemoiselles,
Faites-vous belles, belles, belles,
Si vous voulez vous marier !
V'là l'pas d'coq qui va commencer
Arrivez, z'arrivez, frottez du talon, etc ;

le petit Fournier, à qui ses souliers neufs pesaient trop venait de les enlever et continuait de sauter avec un regain d'entrain ; le gros Latour qui suait comme une outre, avait jeté bas sa *bougrine* ; enfin Poméla, — une grosse dondon au cœur sensible, qui pleurait à chaque note tendre du violon, — en était ni plus ni moins qu'au délire, lorsque le père Lafantaisie poussa un : *holà !* qui fit passer un tel frisson que la Fournier, nerveuse comme une pouliche malgré ses quatre douzaines de vendanges et ses treize marmots, eut un sursaut qui éteignit deux chandelles en faisant dégringoler la plate-forme du ménétrier...

— Poteau d'malheur ! quoi qu'y a ? quoi qu'y a ? quoi qui l'a pris ? s'exclamèrent en chœur les invités.

— Y a, y a qu'on est su' ménuit et que j'veux pas qu'i soit dit qu'on a dansé su' l'mécardi des cendres dans ma maison, répondit apophtegmatiquement le maître de céans.

Alors le bedeau, Majorique Dufresne, qui depuis deux ans aspire au conseil du maire :

— Oui, le v'là c'qui y a ! et il opina du front.

— Sûrement qu' vot' montre all' est rétif, m'sieu le maire, insinua en soufflant le gros Latour.

— Oui, et apparence qui a vient d'Morial, renchérit le grand Sirois, ben c'que l'poulain d'm'sieur l'curé y vient itou (la plus crapaude de bête que l'iabe a jamais créée), et qu'i prend des chires comme ça. J'veux pas chétiver parsonne, mais l'monde est tant v'limeux dans c'canton-là qu' leur perdition s'déteint jusque su' les animaux et pis su' tout c'qui font. Et pis toué, Majorique, t'as pas d'lair à m'craire, mais tu peux t'rapp'ler de c'qu'ils ont fait accraire à ta criature, de c'qu'ils l'ont cōxée pour quitter partir ton gars au Brissille oussu' i s'rait mort trois fois comme un chien si l'parlament l'avait pas faite rev'nir à ses frais et dépens...

— Oh ! l'infâme morceau, veux tu ben t'taire ; veux tu ben pas conter ça, cré menteur !...

Et l'on entend la candide voix de dame Majorique Dufresne.

— Dans tous les cas, reprend le père Lafantaisie, moué j'veux dis qu'i est ménuit et que s'i y en a un vingueux d'bougre qui lève la patte pour danser dans ma maison avant les prochaines Pâques, c'est moué qui va l'faire danser.

Les déclarations de l'amphytrion n'admettaient point de réplique ; aussi, la conversation et le bal cessèrent-ils tout à fait, jusqu'à ce que Ti Pite Lamoureux, qui avait été désigné pour *câller les sets*, parce qu'il était plus effronté que les autres, se décida à parler :

— Eh ben ! pour lorse, puisqu'i faut s'résiner à pas danser et qu'on n'a pas d'envie d'aller s'coucher, contez une histoire, m'sieu l'maire, pa'c'que, soit dit sans vous offusquer, l'on a tiriblement d'lair bête à nous r'garder comme des chiens d'faïence.

Les danseuses n'étaient pas de cet avis, s'étant munie chacune, avant la danse, d'une médaille de saint Benoît et se riant bien du diable qui pousse les gens à danser "sur le mercredi des cendres." Mais il fallait se soumettre à la décision du maire et se résoudre à lui entendre raconter une histoire pour continuer la veillée.

Le père Lafantaisie n'avait, de fait, jamais été bon qu'à dire des contes. Étant devenu gros et gauche comme une marmotte à force de manger ses rentes et de dormir, il s'excusait de flâner ainsi en disant que c'était sa graisse qui l'empêchait de travailler.

Au reste, c'était un excellent bonhomme, jovial, et aussi drôle à voir qu'à entendre, si joufflu qu'il lui fallait s'incruster des cercles de lunettes dans les paupières pour se maintenir les yeux ouverts, si gras enfin que le sourire était interdit à ce visage incapable de déployer la force requise pour animer ses yeux et ses lèvres. Aussi, ayant perdu l'habitude de rire, avait-il contracté celle d'exprimer sa jouissance par de petits grognements qui sortaient sans effort et qui étaient l'écho de la prospérité de la paroisse.

Le maire Lafantaisie, enfin, plaisait à tous, et on lui avait vite pardonné sa paresse quand on le voyait s'acquitter à sa manière de son devoir envers la société, en amusant ses administrés par la narration de quelques récits, tous plus ou moins invraisemblables, mais qu'il débitait avec une désinvolture et une assurance pour le moins admirables.

— Enwayez, enwayez père Lafantaisie ; t'nez, v'nez vous assire icite, cont' le poêle.

— Oui, c't'en plein ça, consentit le maire ; mais tâchez d'vous décoller, les jeunes, dans l'coin ; vous avez d'lair d'un paquet d'punaises qu'on va échauder. Approchez par icite et lâchez-vous : y'a des imites pour bavasser... Eh ben, c'est correct, puisque vous l'voulez, vous m'blâmerez point si vous avez la frousse en sortant d'icite, mais j'ai tout justement un fion d'histoire qui va vous montrer pourquoi j'veux pas vous laisser danser. T'nez, pas d'blague, j'en tremble des pieds à la tête et, quand j'y r'pense, j'en r'tremble de la tête aux pieds...

A ce prélude apocalyptique, la grosse Poméla se rapproche de sa mère, ayant peur de rester près de la porte d'entrée, le petit Fournier recharge ses souliers, chacun se met d'aplomb sur sa chaise, et le père

Lafantaisie, après avoir déchargé son brûle-gueule et l'avoir installé dans son gousset, après avoir aussi sacramentellement toussé deux fois et craché de chaque côté de lui, tente une révérence et commence enfin, de sa voix aigre d'homme gras :

— C'pas pour me vanter, les agneaux, mais il y a quèques dix ans, j'étais pas battu comme danseux et comme violonneux — vos pères le savent — et y en a pas manque qui ont perdu souvent la traite pour vouloir gager qui t'naient plus longtemps qu'moué. Ça a pas grand à propos avec mon histoire, comme de raison mais c'est tant seulement pour vous dire que quand j'avais vingt ans, j'avais t'éte enterrer l'Mardi Gras chez l'défunt Pierre Trudeau, qui restait dans l'premier rang d'Hartuel, à un mille d'la grande slide d'la Concarne, su l'trécaré du deuxième rang. Faut vous dire qu'mon défunt père t'nait l'moulin d'Hartuel au lac à la Barrière, dans c'temps-là. Toujours que pour lorse, Pierre Trudeau avait pas mal chance avec ses récoltes et pis les chantiers y avaient donné de quoi faire un sac nimaro un à la circonstance du Mardi Gras.

— On s'était rendu là, toutes les jeunesses, pour danser, mais ben plus pour voir la p'tite Trudeau, qu'i'est morte à c'te heure — que l'bon Ieu ait piqué d'son âme — mais qui, dans c'temps-là, était ane créature qu'était pas dorée su' tranches. pis c'est toute...

— J'présuppose qu'ça s'rait pas ben drôle d'vous raconter not' veillée, et pis, pour être franc, on s'en rapp'lait pas beaucoup su' la fin. Faut pas l'dire fort, mais on était gris comme des grives, oh ! mais pleins sans comparaison, comme des œufs à deux jaunes, Bon chrétien malgré tout, on avait lâché la danse à ménuit et on commençait à conter des histoires. Mais moué qu'i étais pas su' l'sens d'comprendre effrayant, pis qui m'sentais l'cœur slack et barbouillé avec des envies d'reverser, j'me dis comme ça qui s'rais mieux d'aller me coucher au plus coupant. — Ben l'bonsoir, tout l'monde," que j'dis, "à la revoyure la d'moiselle," et pis j'enfile après avoir attelé Fifine...

— Hein, Majorique, tu l'as connue toué, Fifine, une bête qu'avait pas sa pareille sous la calotte du ciel. Eh ben, si tu l'avais vue, ensoleillée par le fret, c'soir-là, c'tait pus une jument ni un cheval, c'tait an' breume ! Et tant qu'en moins d'une demi-heure, j'tournais l'coin chez Picard, vis-à-vis du bout d'l'île à Canard Blanc. Mais tout d'un coup, comme j'glissais comme un charme su' la neige fine, v'là qu'j'entends crier comme une perdue la mère Picard qu'était en jupon dans sa porte et qui s'faisait aller les bras comme un moulin à vent :

— Aïe ! aïe ! p'tit coq ! arrive icite, arrête ta jument !

— Ben oui, ben oui, mais quoi c'qui a pour tant vous dégosiller ? L'feu est pas à la maison ?

— Non, non, mais écoute donc. Tu sais pas comme s'rais smart d'aller qu'ri m'sieu l'curé. Picard va passer, c'est sûr. L'véreux doit avoir de gros péchés qu'i crie comme un possédé après l'prêtre.

— Eh ben, c'est moué qui vous le dis, les fistons, qu'ça a pas pris l'goût d'tinette pour frapper le presbytere et faire débarquer l'curé d'son lite. Et pis ni une ni deuse, on devire, on griffe le chemin d'raccourci d'Cauchois, et v'là l'cap su' Picard... C'te pau' Fifine, toute ravigotée d'porter l'curé, s'en faisait encore accraire ce soir-là, ma parole. Ça runnait, c'est bien simple, qu'ça en faisait d'la steam. Et même que l'curé avait une fièvre et qu'i m'disait à tout bout d'champ.

— Agapit, mon ami, tu vas m'faire verser avec mon bon Ieu !

— *Never mind the bon Ieu* qu' j'lui répétais en manière d'encouragement, et, housse, Fifine ! T'nez les enfants, c'était tout bonnement superbe d'voir déménager par c'te belle nuit du ciel.

— Mais, tout d'un coup, et sans plus d'raison qu'su'la main, v'la-t-i pas Fifine qui s'arrête fret, et, ni sacre ni branche, a'voulait pus avancer. J'poigne mon fouette, et pis fesse. Fifine était figée. J'y dis des mots doux et pis j'finis par m'fâcher.

— Avince din, p'tite journée.

— Mot... pas d'esplique... a' n'répondit point. L'curé, comme divinant que'que trou dans l'chemin, débarquit, alla d'avant, et Fifine se r'mit à marcher

mais comme avec d'la misère et toute démoralisée.

—Que l'iable, quoi qu'ça veut dire ?

—L'uré marchait tranquillement derrière et ne parlait point. I'm'app'lit comme ça :

—Agapit, ne vois-tu donc rien au-dessus d'la maison à Cauchois ?

—J'me frottis les yeux tant que j'pus, mais je n'vis d'un bord qu'une grand'croix penchée qu'avait rien d'estrodinaire et d'autre bord qu'une vieille hangar avec rien d'ssus, rien à côté, rien d'avant, rien derrière, *any way* ; et pis, pour tout dire, il timbait une neige poudrante qui empêchait de rien ouoir. Mais c'que j'vis ben, par temple, c'est que l'uré avait un air blême de déterré qui m'fit passer un frisson tout l'tour du corps. I' m'demanda encore :

—Ne vois-tu donc rien d'ssus la maison à Cauchois ?

—J'allais ouvrir la bouche pour y répondre, quand un maudit guibou d'malheur, fourré dans la grange à côté d'nous autres, s'met à lâcher un ouac qui m'fit sauter, sans comparaison, comme un crapaud.

—Torrieux ! qu'j'pus m'empêcher d'soupirer, c'ti ça qu'vous voyez, m'sieu l'uré ?

—T'es bête, qu'i m'dit, regarde en arrière, au d'ssus d'la maison à Cauchois.

—Quand j'vous dis que j'vois rien : j'peux pas conter des ment'ries pour vous faire plaisir.

—Eh ben, débarque et mets toué dans mes pistes.

—J'fis ce qu'y m'dit et je r'gardai au d'ssus d'la maison... Ah ! vlim de bout d'ciarge ! i'm en vient des souleurs inque d'y penser. Le v'la, mes cœurs, c'qui avait. Ecoutez ben. Au d'ssus d'la maison à Cauchois, qu'était noire comm'un four, dans la poudrière, i'était un set de quinze, tout en *full dress*, en train d'danser un rigodon infernal, dans les airs, autour du guiable en personne avec ces cornes pis sa fourche.

—Ça tournait comme un trombe et pis c'était rouge comme l'enfer. Et pis, ç'avait des faces à l'envers, des mines efflanquées, des vraies gueules en soulier mou ratatiné qui pouvaient pas crier, mais qui s'lamentaient tout bas comme des veaux avec la gourme, su'l respect.

—Et pis, tout d'un coup, su'un coup d'vent et su'un aut'ouac de guibou, v'la tout la gang qui part comme une ripousse... Ah ! les coulevres ! qu'ils ont même passé au d'ssus d'nos têtes !

—C'est pas qu'sus peureux, mais j'perds pas d'temps pour me bougrer à terre, et pis pour s'cher un prière à que'que saint du ciel. J'trouvais in'que *ma culpa*, *ma culpa*, *ma culpa*, *ma culpa*, mais, par exemple, j'me tapais su'l'stomac comme pour m'le détoncer. A la fin, j'me l'vis et tout était dispuru, mais l'uré marmottait une prière itou et il était blême comme un drap.

—Quoi qu'c'est donc que c'ravau, qu'j'lui dis ?

—Tu t'rappelles que j'vous ai r'commandé dimanche, d'pas danser su'l'mercredi des cendres ; eh ben, Cauchois, j'lai entendu dire que j'radotais ; v'la son malheur d'avoir ri du prêtre et d'avoir dansé pendant que son prochain s'mourait. Prie le bon Ieu pour qui soit pas dans l'enfer.

—On se j'tit dans la neige d'avant la grand'croix et l'uré se mit à brailler comme un vrai enfant. Moué, j'avais trop peur pour brailler, c'est ben clair ; et pis quand on a embarqué, j'vous passe mon ticket qu'i a pas eu grand parlement entour nos deux pour le reste du chemin. On avait d'la air bête. On arriva toujours chez Picard au bout de vingt minutes : i'avait viré la crêpe, i'était déjà fret, et pis la Picard braillait.

—L'uré fit qu'que affaire de cérémonie, et pis on retourna au village sans dépincer l'bec. J'débarquai l'uré au presbytère ; i'm'dit encore de prier pour Cauchois, et pis j'pris l'bord de cheux nous... La Nation chantait pas comme de coutume, et même, ça, j'en sus ben sûr, le soleil qui s'levait à c'te heure-là avait l'air trieste effrayant.

—Vous comprenez qu'j'étais pas su'l'train d'aller m'coucher su' c'te vision infernale-là. Le jour se l'vait ; j'me dis que j'avais autant d'acquet d'pas rentrer. Pour lorse, j'traversais l'village, au pas, pour amuser le temps, quand j'rencontre le p'tit Amable Godon qui venait au village d'si fin matin qu'ri d'la fleur. Eh ben, l'véreux, m'dit-i' pas qu'en partant d'chez eux il avait entendu un bruit d'enfer aux Roches Rouges, ce l'autre côté du lac ! Et pis moué

qu'avais justement vu driller mes danseux de c'côté, vous crairez qu'ça a pas lambiné pour donner une portion à Fifine et pour gagner les Roches Rouges...

—A c'te heure, les enfants, crayez-moué ou bien crayez-moué point, v'la c'que j'ai vu ! La glace était défoncée et au ras des Roches, y'avait du sang sur la neige avec des traces de griffes. La famille du rénégal était venue finir là son sabbat avec le iable qui les avait nayés !...

—Y a trente ans d'ça, les enfants, et allez demain aux Roches Rouges du lac Simon, qu'i ont été baptisées "La Roche du Manitou," d'puis c'temps-là : vous voirez le rigodon du iable et toutes les faces râleuses su' la pierre, rentrées d'dans. Canard Blanc et les aut'sauvages ne tireraient pas une pardrix sur c'te pointe-là pour an terre en bois d'boute. C'teux autres qui l'ont appelée la Roche au Manitou, mais moué, j'sais ben, les enfants, qu'c'est pas l'manitou mais bien l'iable qui a faite c'saccage là, l'iable en parsonne qu'i a été nayé ceuses qu'i avaient dansé su' l'carême. Et pis vous voulez à c'te heure que j'vous laisse danser après minuit, su' l'mécardi des cendres ?... C'pas sacrant !

—Poméla, achève de brailler, et arrive prendre un coup avec nous autres. Voyons, Ti-Pite, innocent, tu comprends donc pas que ça veut dire de passer la diche.

—A la vôtre et ensemble pour montrer qu'y a parsonne de fâché."

LOUVIGNY DE MONTIGNY.

NOS GRAVURES

LE CONSUL DE FRANCE

L'intérêt que nous attachons à toutes les œuvres françaises, qui rappellent à la fois nos luttes soutenues depuis trois cents ans, et les importants développements de notre race dans les différentes sphères du travail et de l'initiation intellectuelle, nous engage à rendre hommage à tous ceux qui ont contribué à raffermir nos attaches avec la mère patrie.

M. A. Kleczkowski, dont nous reproduisons le portrait en première page, est un de ceux qui ont le plus directement droit à notre reconnaissance. Depuis qu'il est consul général de notre pays, il n'a cessé de multiplier ses efforts : par voie diplomatique, par ses discours et par sa présence à toutes les assemblées, afin de protéger notre commerce ou rehausser l'éclat de toutes les manifestations patriotiques françaises telles que : l'érection de monuments glorifiant nos héroïques ancêtres ; l'inauguration de cours littéraires qui nous initient aux perfectionnements que nous pouvons apporter à notre parler, en nous inspirant de cette langue si pure qui depuis cinq cents ans a placé la nation française en tête des nations civilisées et des plus belles productions de l'esprit humain ; enfin par son appui à toutes les fêtes de charité et son assiduité à protéger la diffusion des arts, même sous leur plus modeste aspect. M. Kleczkowski est susceptible d'entraînement devant une belle exécution musicale et il est même un appréciateur intelligent, c'est pourquoi nous trouvons son indulgence méritoire et son dévouement d'autant plus louable quand nous le voyons assister, avec bienveillance aux concerts dont la tentative, peut-être timide, dénote un effort sérieux qui autorise l'encouragement. Le Cercle Ville-Marie et la Société Française de Bienfaisance ont été très sensibles à son patronage, et se joignent à tous nos Canadiens-français pour lui exprimer leur vive sympathie et l'espoir qu'il restera longtemps encore parmi nous.

M. NISARD, AMBASSADEUR DE FRANCE AU VATICAN

Le choix de M. Nisard, pour diriger l'ambassade de France près le Vatican, reçoit l'assentiment universel. Il est difficile en effet de rencontrer un diplomate qui possède mieux les conditions traditionnelles du métier.

Grand, mince, de tournure élégante et de manières invariablement aimables, il a franchi lentement, dans les bureaux du quai d'Orsay toutes les étapes de la carrière, et il a conquis tous ses grades par son travail

et son intelligence. On peut dire de lui, sans exagération, qu'il est de tous les Français de notre temps, y compris quelquefois les ministres sous lesquels il a servi depuis neuf ans en qualité de chef de direction politique, celui qui connaît le mieux l'échiquier des affaires internationales. En toute occasion, et souvent dans les conjonctures les plus graves, on l'a vu armé d'un bon sens et d'un sang-froid peu communs. J'ai à peine besoin de faire remarquer que le choix de M. Nisard a été accueilli avec beaucoup de faveur par le Saint-Siège, qui a pu apprécier souvent la modération de son esprit et l'impartialité de son jugement. Entre lui et le cardinal Rampolla les relations seront excellentes.

M. CONSTANS, AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE

M. Constans était avocat, professeur de droit, adjoint au maire de Toulon, révoqué par le Seize-Mai, lorsqu'il fut élu député, le 20 février 1876. Il joua d'abord un rôle assez obscur, ayant une certaine appréhension de la tribune et ne dépensant volontiers sa verve méridionale que dans les couloirs. Il était un des familiers et un des confidentes de Gambetta.

M. Constans a été ministre dans les différents gouvernements qui se succédèrent depuis 1879 ; il s'y acquit une réputation d'habileté, de fermeté et d'autorité, surtout dans sa guerre contre le boulangisme, qui en a fait le ministre à poigne de la troisième République. Il est, depuis 1883, sénateur de la Haute-Garonne. Il a été envoyé en mission temporaire en Extrême-Orient, pour terminer les négociations du traité franco-chinois, et en 1887 il a été nommé gouverneur général de l'Inde-Chine ; il a occupé ces fonctions pendant une année, et sa gestion a été l'objet des critiques les plus violentes.

APRÈS LE NAUFRAGE

Lorsque le naufragé n'a pas la chance d'atterrir ou d'être recueilli par un navire, la ceinture de sauvetage devient pour lui un instrument de torture qui ne sert plus qu'à prolonger cruellement son agonie. Ballotté au gré des vagues, il flotte encore pendant de longues heures, et jusqu'au moment où le prend la mort tardive mais certaine, son regard éperdu interroge en vain les vastes solitudes de la mer et du ciel qu'animent seules les bandes de goélands planant et tourbillonnant curieusement avec des cris lugubres au-dessus de l'épave humaine.

AUMONE RÉCOMPENSÉE

Un curé de campagne, dans le fond de la Province, avait l'habitude, tout pauvre qu'il était, de ne jamais refuser l'aumône à un malheureux.

Cependant, un matin, il entend sa servante renvoyer un mendiant sans lui rien donner. Vite, il accourt et demande pourquoi ses intentions formellement exprimées ont été méconnues.

—C'est parce qu'il n'y a plus rien à la maison, Monsieur le curé.

—Donner au moins du pain.

—Ce qu'il en reste est nécessaire pour votre repas et pour le mien.

—C'est égal, donnez-le.

Et la servante, forcée d'obéir, ne le fit pas sans murmurer. Le pauvre était à peine parti, qu'un paysan frappait à la porte du presbytère : il conduisait un âne chargé de provision, et quand il eut pénétré dans la maison, il dit à son pasteur : " Monsieur le curé, aujourd'hui ma femme a fait du pain, elle a pensé que nous devions vous en offrir ; elle a voulu ajouter du gâteau, des œufs, quelques poules, et je viens vous apporter de bon cœur le cadeau du ménage."

Touché de cette aimable attention de la Providence, le charitable prêtre, après de vifs remerciements, alla droit à son église, et là, prosterné au pied du tabernacle, il prononça ces paroles de foi et d'amour :

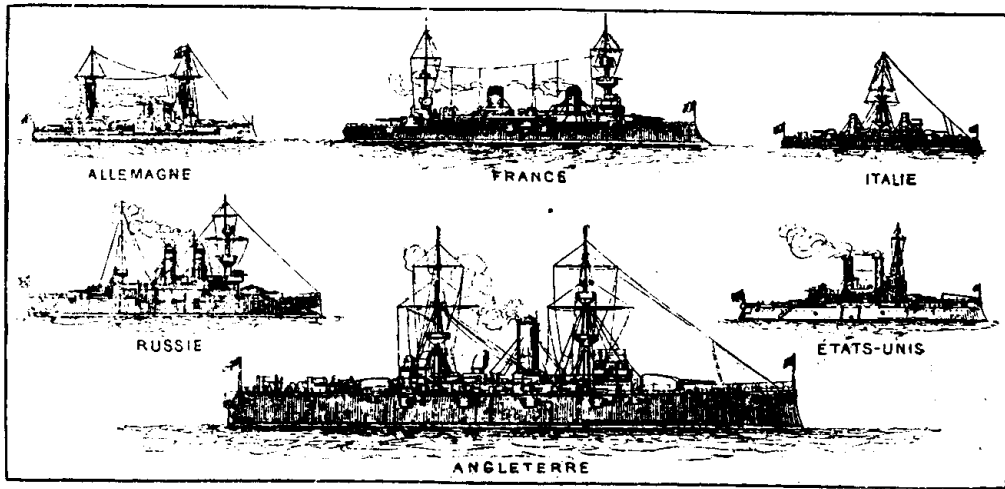
" Mon Dieu, vous êtes un étrange maître : on ne peut plus rien faire pour vous. Si j'en donne long comme le doigt, vous m'en rendez long comme le bras !"



APRÈS LE NAUFRAGE. — (Dessin de G. Scott)



BEAUX-ARTS. — AIE CONFIANCE !



...sie : le *Sissoi Veliky*, pour les Etats-Unis : le *Jovo*, pour l'Allemagne, le *Brandebourg*, pour l'Italie : la *Sardaigne*. On embrasse ainsi, d'un rapide coup d'œil, non seulement les forces respectives des marines modernes, mais encore chacun des bâtiments destinés à former, pour chaque pays, la première ligne de défense.

En se maintenant au premier rang des puissances maritimes, la Grande-Bretagne égale, à elle seule, les deux flottes de France et de Russie : quant aux Etats-Unis, ce n'est pas sans surprise que l'on voit leur flotte improvisée surpasser maintenant en importance celle de l'Allemagne et de l'Italie.

D'après le tableau que nous donnons, on se rend compte du déplacement en tonnes de chaque flotte. Pour la Grande-Bretagne, dont la flotte compte 290 vaisseaux, il atteint le chiffre de 1,557.522 ; pour la

LES FLOTTES COMPAREES DES GRANDES PUISSANCES

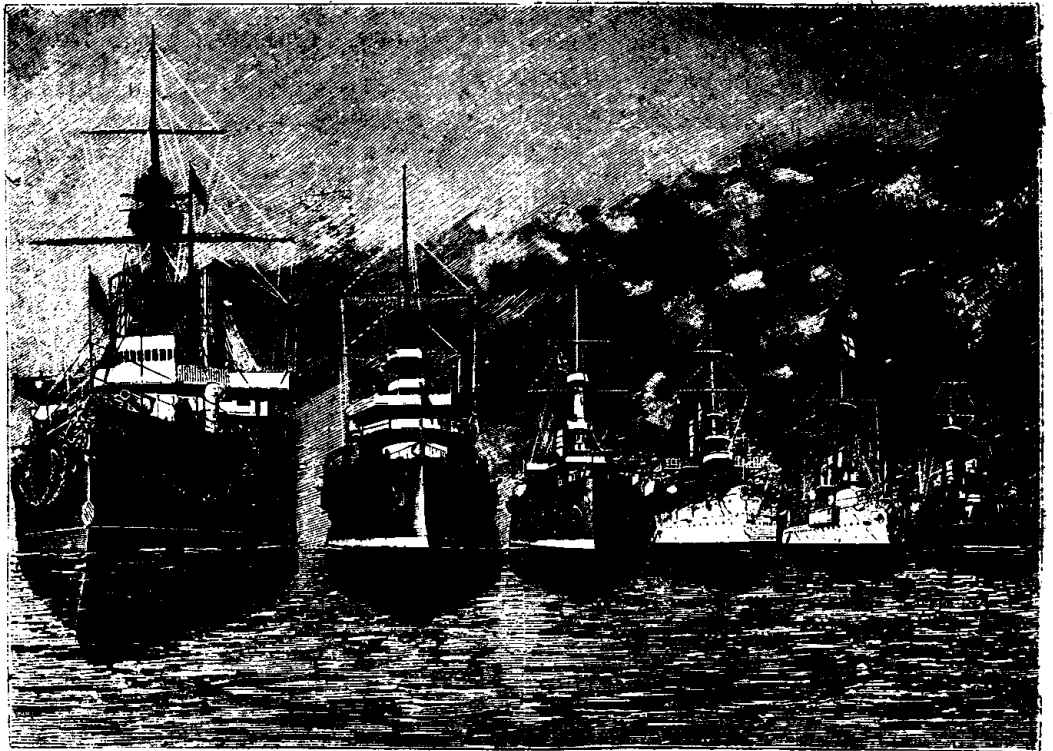
A l'heure où l'on ne parle que de conflits possibles entre la France et l'Angleterre, il nous a paru intéressant pour nos lecteurs de mettre sous leurs yeux un tableau des forces maritimes des grandes puissances. La question des forces respectives des principales marines du monde est en ce moment d'un intérêt d'actualité palpitante. Durant les rapides trois mois qu'a duré la guerre hispano-américaine, la question de la suprême importance de la puissance maritime fut résolue par la nation américaine, grâce à une suite de succès qui ont édifié l'observateur.

Présentement, les Etats-Unis occupent le quatrième rang comme puissance maritime, et prennent le pas sur l'Allemagne et l'Italie. Si le nouveau programme proposé par le Conseil naval est approuvé au Congrès, les forces maritimes américaines égalent à peu près celles de la Russie à l'heure actuelle. Mais que d'activité il faudra déployer dans ce but ! La Russie cherche, elle aussi, à augmenter ses forces sur mer, et elle y travaille avec ardeur.

La difficulté d'établir une comparaison satisfaisante entre les différentes forces navales provient des points de repaire adoptés jusqu'ici. Quelques-uns sont visiblement erronés, par exemple, si l'on se borne à calculer le nombre des navires, ou à additionner les canons, ou encore à comparer la vitesse des bâtiments ou leur grosseur.

L'importance d'une flotte ne consiste pas dans ces détails. Un bâtiment d'une dimension déterminée ne constitue pas un renseignement plausible, il faut surtout connaître la force de résistance des navires et, peut-on dire, leurs qualités personnelles.

C'est une science très délicate, en effet, que celle qui consiste à bien établir les forces navales respectives



Forces comparées des marines des grandes puissances, représentées par le côté et l'avant des bâtiments de guerre

de chaque nation, et elle exige de longues recherches et une étude approfondie.

Les vaisseaux types qui représentent, sur notre gravure, les forces de chacune des nations d'Europe et d'Amérique, sont, pour l'Angleterre : *Royal Sovereign* ; pour la France : le *Jauréguiberry*, pour la Rus-

France qui possède 149 vaisseaux, 731.629 ; pour la Russie, avec 86 vaisseaux, 453.899 ; pour les Etats-Unis, avec 67 vaisseaux, 303.070 ; pour l'Allemagne, 73 vaisseaux, 299.637, pour l'Italie, enfin, avec 65 vaisseaux, 286.175.

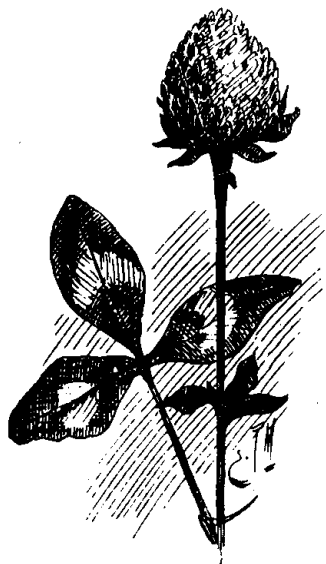
H. BLINDER

Déplacement en tonnes:		Déplacement en tonnes:	
	50,000 100,000 150,000 200,000 250,000 300,000 350,000 400,000 450,000 500,000 550,000 600,000 650,000 700,000 750,000 800,000 850,000 900,000 950,000 1,000,000 1,050,000 1,100,000 1,150,000 1,200,000 1,250,000 1,300,000 1,350,000 1,400,000 1,450,000 1,500,000		50,000 100,000 150,000 200,000 250,000 300,000 350,000 400,000 450,000 500,000 550,000 600,000 650,000 700,000 750,000 800,000 850,000 900,000 950,000 1,000,000 1,050,000 1,100,000 1,150,000 1,200,000 1,250,000 1,300,000 1,350,000 1,400,000 1,450,000 1,500,000
Total		Total	
Bâtiments de combat.....		Bâtiments de combat.....	
Bâtiments pour la défense des côtes.....		Bâtiments pour la défense des côtes.....	
Croiseurs cuirassés.....		Croiseurs cuirassés.....	
Croiseurs protégés.....		Croiseurs protégés.....	
Canonnières et petits croiseurs		Canonnières et petits croiseurs	
Total		Total	
ANGLETERRE		ÉTATS-UNIS	
Bâtiments de combat.....		Bâtiments de combat.....	
Bâtiments pour la défense des côtes.....		Bâtiments pour la défense des côtes.....	
Croiseurs cuirassés.....		Croiseurs cuirassés.....	
Croiseurs protégés.....		Croiseurs protégés.....	
Canonnières et petits croiseurs		Canonnières et petits croiseurs	
Total		Total	
FRANCE		ALLEMAGNE	
Bâtiments de combat.....		Bâtiments de combat.....	
Bâtiments pour la défense des côtes.....		Bâtiments pour la défense des côtes.....	
Croiseurs cuirassés.....		Croiseurs cuirassés.....	
Croiseurs protégés.....		Croiseurs protégés.....	
Canonnières et petits croiseurs		Canonnières et petits croiseurs	
Total		Total	
RUSSIE		ITALIE	
Bâtiments de combat.....		Bâtiments de combat.....	
Bâtiments pour la défense des côtes.....		Bâtiments pour la défense des côtes.....	
Croiseurs cuirassés.....		Croiseurs cuirassés.....	
Croiseurs protégés.....		Croiseurs protégés.....	
Canonnières et petits croiseurs		Canonnières et petits croiseurs	
Total		Total	

NOS FLEURS CANADIENNES

LE TRÈFLE ORDINAIRE. — (Famille des légumineuses)

Les fleurs des trèfles sont blanches, jaunes, rouges ou roses, selon qu'elles proviennent des espèces : *trèfle rampant* ; *trèfle couché* ; *trèfle de champs* ; *trèfle incarnat* ; *trèfle des prés*. La plupart de ces espèces sont très estimées comme fourrage et leur culture est maintenant commune en ce pays. On les rencontre aussi à l'état sauvage, mais rarement dans les jardins, hors le trèfle incarnat dont les capitules rouge sang sont tout à fait jolies.



Les abeilles, les papillons et les guêpes sont friands de ces fleurs, car leurs corolles contiennent en quantité le nectar suave qui embaume et grise les industrieuses hyménoptères et les mignons coléoptères. Il est acquis que les ruches placées près d'un champ de trèfles ne manqueront pas de miel et qu'il sera plus agréable au goût que celui provenant d'autres fleurs.

B. J. Massicotte

(Reproduction interdite)

SCIENCE AMUSANTE

AVEC UN RAYON DE SOLEIL

Vous connaissez tous le jeu qui consiste à recevoir, sur un petit miroir tenu à la main, un rayon de soleil passant par un trou des volets fermés pendant la chaleur du jour, ou encore à travers l'ouverture des volets à peine entre-bâillés. En inclinant plus ou moins la glace, vous faites voltiger, sur les murs et le plafond de la pièce restée dans l'ombre, une petite lumière blanche et sautillante, semblable à un feu follet.



Mais si vous recevez le rayon lumineux sur le miroir alors que ce miroir est plongé dans l'eau d'un seau ou d'une cuvette, vous verrez apparaître sur le mur (dès que vous aurez donné au miroir par tâtonnement l'inclinaison convenable, environ 60°) un admirable spectre solaire, de très grandes dimensions et d'une netteté parfaite, présentant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, qu'il est facile de se rappeler dans leur ordre, grâce au vers suivant :

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.

Vous pourrez recevoir ce spectre sur une feuille de

papier blanc fixée au mur et formant écran. Agitez maintenant l'eau de la cuvette avec votre main, et vous verrez le spectre devenir mobile ; ses diverses lignes colorées deviendront autant de vagues lumineuses du plus merveilleux effet, rappelant les ruissellements d'or fondu, de rubis et d'émeraude présentés au théâtre pour l'éclairage de la danse serpentine. Vous pourrez, mesdemoiselles, faire danser vos poupées dans les rayons sortant de la glace, et elles se trouveront éclairées comme de véritables Loie Fuller, leur tête étant, par exemple, bleue ou verte, alors que leur robe sera jaune ou rouge.

Cette expérience sur la décomposition de la lumière qui ne se fait, dans les laboratoires de physique, qu'à l'aide de prismes en cristal très coûteux, pourra, comme vous le voyez, être répétée sans frais par grands et petits, pauvres et riches, et cela partout où se rencontreront un bout de miroir, un vase d'eau claire, enfin un rayon de soleil qui, de même que LE MONDE ILLUSTRÉ, pénètre partout.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

Parlant de la pièce *The Run Away Wife* qui ait représentée cette semaine, au Théâtre Français, le *Dramatic Mirror*, de New-York, a dit : Même le drame *Danbes*, de M. McKee Rankin n'est pas à comparer à sa *Run Away Wife*. C'est certainement son plus grand succès et cette pièce restera qu'à ses autres œuvres seront choses du passé.

Ce drame est du même auteur que *l'Habitant*, qui a été si goûté du public l'an dernier, au même théâtre.

L'action se passe à Londres et dans la Nouvelle-Angleterre. La soirée londonnienne y est peinte sur le vif et les situations les plus pathétiques s'entremêlent dans ce drame.

Dans les entr'actes, on aura M. O'Hare, le fameux choriste de Westminster. Il y a aussi un quartette destiné à produire beaucoup d'effet chez les dilettantes.

MONUMENT NATIONAL

Joli programme, jeudi dernier, le 9 février et supérieurement exécuté, surtout pour les deux comédies : *Les deux sourds*, de Jules Moineaux, et *Les deux timides*, de Labiche.

Dans la première, Mlle Jeanne Duval a mieux joué que jamais. Barré, dans le rôle de *Damoiseau*, a été magnifique. Il réussit très bien dans ce genre, cependant, nous lui conseillons d'être plus sobre de ses jeux d'yeux. Nos félicitations à M. Lemay, qui a fait un *Boniface* en chair et en os. Quant à M. E. Roy, il reste l'acteur que nous connaissons : excellent, mais un peu vif.

Dans la seconde comédie : Bédard, Emmanuel et Duhamel ont été superbes. Inutile de le cacher ils ont dans les veines du sang d'artiste. Chacun de leur rôle est une création plus forte que la précédente. Enfin, l'on sent que tous bénéficient chaque jour de l'expérience acquise et qu'ils jouent leur personnage consciencieusement. Dans cette pièce, Mlle Reid a été longuement applaudie et elle le méritait, car elle a rendu son rôle avec une grâce innée et une habileté qui s'affirme de plus en plus.

Jeudi prochain, le 16 février, l'on jouera de nouveau *Les vivocités du capitaine Tic*, qui ont obtenu un joli succès il y a quelque temps.

Malgré l'attrait du programme, la dernière séance n'a pas été très encouragée : c'est décourageant. Ne laissez pas disparaître votre théâtre national, compatriotes. Allez passer une agréable soirée par semaine au foyer des arts, et vous y goûterez une douce jouissance intellectuelle qui vous compensera amplement de votre trouble.

Nous n'avons pas perdu ceux qui sortent d'un monde dont nous devons sortir nous-mêmes ; mais nous les avons envoyés devant nous dans cette autre vie où ils nous seront d'autant plus chers qu'ils nous seront plus connus. — SAINT AUGUSTIN.

LES AVANTAGES DE LA PAUVRETE

Si tu as la chance d'être pauvre, tu peux porter tes vieux habits, sans avoir à te soucier des caprices de la mode. Tu n'es jamais importuné par trop de visites. Les trompeurs savent qu'ils perdraient leur peine en cherchant à te soutirer de l'argent. Les lettres de mendicité te sont complètement épargnées. La pauvreté, en t'obligeant à la modération et à la sobriété, te conserve, plus longtemps qu'à tes semblables plus fortunés le précieux privilège de la santé. Bien des déceptions te sont épargnées. Si tu as un ami dévoué, tu sais du moins qu'il n'a pas d'arrière-pensée et t'aime pour toi-même. Enfin, quand vient l'heure de la mort, tu n'as pas de peine à te séparer des biens de ce monde.

JEUX ET AMUSEMENTS

ÉNIGME

Je suis bien peu de chose et je t'aide toujours ;
Je te sers dans le champ aussi bien qu'à la danse ;
C'est à moi que tu dois ta chétive existence ;
Je te reprends encore à la fin de tes jours.

LOGOGRIPE

Je suis terre avec trois pieds.
Dans l'eau je vis avec quatre pieds.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 771

Logogriphe. — Tulipe, tuile, pluie, pile, plie, épi, fle, pie, lit, lie.

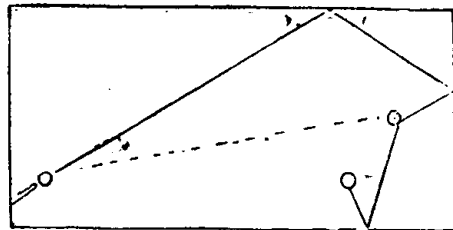
Charade. — Gui-mauve.

ONT DEVINÉ :

Mlle R.-A. Chatelain, Thurso ; E. David, Mlle N. Turgeon, Québec ; T. Gastonguay, Lewiston ; Mlle Joséphine Drouin, Mlle Anna Letendre Montréal ; Joseph Faille, Laprairie ; B. Huot, St-Jérôme.

LE BILLARD

COUP DE FANTAISIE PAR BANDES



GRAVURE-DEVINETTE



Cette vieille folle d'anglaise revient par ici. Où est-elle donc

La conscience ne doit ses comptes qu'à Dieu. On y pénètre par la persuasion et non sur la force. C'est une fleur qui s'ouvre aux rayons du soleil et qui se ferme aux vents orageux. — BERNARDIN DE SAINT PIERRE.

Rosalba ou les deux Amours

ÉPISODE DE LA RÉBELLION DE 1837

Illustrations de Edmond J. Massicotte

CHAPITRE X

FIDÈLE AU PREMIER AMOUR

Vers la fin de l'été de 1847, Walter Phipps était sur les quais de Montréal occupé à recevoir des marchandises qui lui étaient expédiées d'Angleterre. Son travail terminé, il allait retourner à son bureau, quand son attention fut attirée sur un attroupement nombreux qui s'était formé autour d'un navire nouvellement arrivé. En s'approchant, il vit une foule d'hommes, femmes et enfants à la figure hâve qui débarquaient du navire. C'étaient des émigrants. Touché de ce spectacle pénible, le jeune marchand s'avança plus près, à la tête de la passerelle, au moment où l'on descendait, sur une litière, un homme malade et, en apparence, mourant.

Cette figure ravagée par la maladie, ces yeux caves, ces cheveux rares grisonnés formaient un ensemble bien propre à exciter la compassion, et, sans raisonner davantage avec lui-même, Walter pria le capitaine de lui permettre de se charger du malade.

—Certainement, monsieur, répondit le capitaine, et vous ferez une bonne œuvre ; car il n'a pas un seul ami dans le monde, et il se meurt.

Au lieu de prendre une voiture sur le quai, Walter envoya un jeune garçon à son bureau chercher sa propre voiture qui l'attendait pour le conduire chez lui. Il transporta le malade à l'Hôtel-Dieu et recommanda aux religieuses de lui donner tous les soins possibles. Il se chargeait de toutes les dépenses.

—Pauvre Edgard Martin ! murmura-t-il en descendant les marches de l'hôpital, il est revenu au pays pour mourir. Je ne l'ai pas reconnu d'abord, il est si changé ! Mais c'est bien lui. Quel coup de la Providence que j'aie pu ainsi le rencontrer ! Mais, hélas ! Rosalba !

Il se fit immédiatement conduire chez son médecin et l'emmena pour examiner le malade. Le résultat du diagnostique fut que le malade n'avait pas plus de vingt-quatre heures à vivre.

—J'ai un devoir pénible à remplir, se dit Walter immédiatement, mais je le remplirai moi-même.

Il était cinq heures de l'après-midi. Il retourna chez lui, fit atteler sa voiture à deux chevaux et partit pour la traverse de Longueuil. Après avoir traversé le fleuve, il partit rapidement pour Varenne. Un peu après huit heures, il arrêta devant le cottage de Rosalba. Sa mère et elle-même furent excessivement surprises de cette visite inattendue. Elles le reçurent cordialement, mais sa contenance grave et contrainte les mit mal à l'aise. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Pourquoi était-il venu, et avec la voiture à deux chevaux ?

Leur anxiété s'augmenta encore quand elles virent que Walter hésitait à s'expliquer. Son embarras était visible, il ne pouvait trouver d'expression pour expliquer sa pénible visite.

Mais le temps pressait, et il dut faire un effort.

—Mademoiselle Varny, dit-il, je suis venu vous inviter, vous et madame votre mère, à m'accompagner à Montréal.

La mère et la fille se regardèrent avec étonnement.

—Quand ? demanda madame Varny.

—Ce soir même.

—Et pourquoi ? demanda Rosalba en quittant son siège tout agitée.

—Pour une mission de charité, dit Walter, appuyant sur le mot *charité*, dont il comprenait tout de suite la portée en cette pénible circonstance.

—Expliquez-vous ! Où voulez-vous nous conduire ? continua Rosalba, qui avait remarqué l'agitation croissante du marchand.

—A l'Hôtel-Dieu ! murmura Walter.

Les instincts de l'amour sont prompts comme l'éclair. Rosalba devint pâle comme une morte et s'écria :

—O mon Dieu ! il est là ! —Et mettant les deux mains sur son cœur elle s'affaissa.

Walter et madame Varny la relevèrent et la placèrent sur le sofa ; mais, se relevant tout à coup :

—Vite, vite ! s'écria-t-elle, partons ! Je suis prête. Partons sur le champ. Oh ! si nous allions arriver trop tard !

—Calmez-vous, mademoiselle Varny, je vous en supplie, dit Walter d'une voix douce. Nous avons le temps. Mais habillez-vous chaudement, la route est longue, et la nuit est froide.

—Oui, oui, la route est longue, et c'est pour cela qu'il faut partir immédiatement.

—Mes chevaux marchent bien, mademoiselle Varny, et, une fois partis, nous irons vite.

—Et la traverse ? dit mademoiselle Varny, qui prévoyait tout.

—Je me suis arrangé pour traverser à minuit. Nous serons à Longueuil alors.

—Oh ! merci, M. Phipps ! Le ciel vous récompensera.

La jeune fille devint plus calme, et, avec l'aide de sa mère, elle se prépara pour le voyage. A dix heures, ils partirent. Avant minuit, ils étaient à Longueuil. Le traversier était sous vapeur et ils traversèrent immédiatement. A une heure, ils sonnaient à l'Hôtel-Dieu.

Dans la première partie de la nuit, le malade baissa rapidement, et l'une des garde-malades fut chargée de l'en informer. Il écouta les exhortations de la religieuse les yeux ouverts, hagards, et avec cette expression de calme tristesse qui anime le visage des mourants, puis, avant d'avoir pu répondre un mot, il tomba dans un délire complet. Il était toujours très-calme, pas de convulsions, mais ses lèvres murmuraient des mots inintelligibles. La religieuse se pencha pour en attraper le sens ; tout ce qu'elle put comprendre fut cette exclamation : „ Rosalba ! Ro-sal-ba ! ”



Là, en présence du Dieu puissant, Edgard et Rosalba furent mariés.
Page 668, col. 2

Quand les visiteurs arrivèrent, la religieuse, qui, avec ce pressentiment infailible de la femme, avait déjà tout compris, alla au devant de Rosalba pour la préparer à la triste scène qui allait suivre, mais celle-ci l'interrompit :

—Pas besoin, ma sœur, pas besoin. Je sais tout. J'ai toujours eu cet espoir et ce pressentiment. Ils se réalisent aujourd'hui.

Disant cela, elle pénétra dans la salle des malades. Le mourant se retourna sur son oreiller au bruit du frôlement de sa robe ; il palpait, ses yeux se dilatèrent ; il étendit les bras en s'écriant :

—Enfin ! ô Rosalba, enfin !

Elle s'agenouilla près du lit, la tête appuyée sur la poitrine du malade. Tous deux pleurèrent en silence longtemps, longtemps—les pleurs les soulageaient. Ils devinrent plus calmes et causèrent de toutes les choses qu'ils savaient si bien tous les deux.

Enfin, Rosalba s'aperçut que le malade s'en allait rapidement. Elle se leva et fit appeler le prêtre. Edgard se réconcilia avec Dieu et fit sa paix avec les hommes. Quand cet acte suprême de la religion fut accompli, Rosalba rentra accompagnée de sa mère et de Walter, et une autre cérémonie commença. Là, dans une salle d'hôpital, à la faible lumière d'une lampe, en présence du Dieu puissant qui sait toutes choses, Edgard et Rosalba furent mariés. La bague d'émeraude que Rosalba avait précieusement conservée fut mise à son doigt, les deux époux s'embrassèrent, les deux amants si longtemps séparés ne faisaient plus qu'un.

La fin au prochain numéro

L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

CHAPITRE VII

Gérald, tout heureux, regagna ses appartements où il se livra à toute sa joie : car il ne doutait nullement du succès, dès lors que Noll lui-même se faisait son intermédiaire auprès de sa séduisante cousine.

En attendant le moment où il appellerait sa pupille, le pauvre Noll se plongea dans la lecture de l'histoire d'Angleterre. Mais ni les beautés littéraires, ni le pathétique de l'auteur ne parvinrent à le captiver : sa pensée était bien loin de là !

Faisant un effort surhumain, il sonna le fidèle Archie, et le pria de demander à Flor si elle avait le temps de venir lui parler.

Flor accourut immédiatement, et, sans s'attarder à toutes sortes de circonlocutions, Noll lui parla de Gérald, le lui montra en âge de songer à se créer un intérieur. Il parla, avec une délicatesse extrême du profond sentiment qu'est l'amour. Il rappela à Flor la promenade qu'elle venait de faire. Sa voix s'adoucit encore, et son accent se fit plus affectueux, plus persuasif, quasi paternel.

— Il te l'a avoué, ma petite Flor, et tu sais le nom de celle qu'il rêve d'avoir pour femme. Il est bien changé, bien heureusement transformé, Gérald ! Son personnalisme, un peu trop entier, s'est atténué ; son cœur, devenu plus dévoué, plus sensible, subit enfin l'attrait des joies pures et saintes de la famille, et c'est à celles-là seules que, maintenant, il aspire. Sa tendresse pour toi est profonde et désintéressée. . . . Tu l'accepteras, n'est-ce pas ?

Florence avait écouté, sans l'interrompre, le chaleureux plaidoyer prononcé par Olivier en faveur de son frère.

Quand il se tut, attendant, évidemment, une réponse, elle pressa l'une contre l'autre, ses mains avec une sorte d'angoisse.

— Gérald n'est point catholique !

— Cette pensée m'a tout d'abord inquiété, je l'avoue. Mais si Dieu voulait, Flor, se servir de toi pour le ramener à la vérité ? . . . Sa Providence conduit les moindres des événements de ce monde, et souvent l'influence d'une femme tendrement chérie. . . .

La jeune fille eut un hochement de tête sceptique.

— Cette tâche généreuse et noble, entre toutes, te paraît-elle au-dessus de tes forces ? . . .

Elle souleva les épaules, d'un geste découragé. Peut-être avait-elle cru, dans cette objection lancée au hasard, trouver un argument péremptoire à opposer à l'insistance d'Olivier.

— Voyons ! pria-t-il, réponds-moi. J'ai promis à Gérald . . . et il me semblait que . . . toi-même . . .

— Est-ce que, vraiment, balbutia-t-elle, tu souhaiterais, tu voudrais pour moi ce mariage ?

Il la regarda, étonné de l'amertume qui perçait au fond de cette question anxieuse.

— Moi ? . . . Mais, ma chère petite fille, ne sais-tu pas combien je désire ton bonheur ?

Elle demanda, tout à fait ironique :

— Et tu crois que mon bonheur serait d'épouser Gérald ?

Bien qu'elle fermât les paupières pour les retenir, les larmes, qu'elle refoulait avec peine, depuis longtemps déjà, jaillirent de ses yeux, en même temps que, de son cœur, le secret qui l'étouffait :

— Ce n'est pas Gérald que . . . !

— Ce n'est pas Gérald ? s'exclama Noll, avec un brusque sursaut.

Il ajouta, pensif :

— Nous recevons, pourtant, bien peu de monde à Kilmore et je ne vois guère . . . Ah ! . . . s'interrompit-il vivement, Georges Douglas, peut-être ? . . .

Il insista, avec un sourire encourageant :

— Lui, n'est-ce pas, mignonne ? Ce brave et loyal Georges, un compagnon de ton enfance retrouvé dernièrement ? Tu as l'amitié fidèle, ma Flor, et jadis, je m'en souviens, il te défendit contre une . . . malignité de Gérald.

— Mes amitiés sont fidèles, c'est vrai, reconnaissantes aussi, dit Florence d'un accent profond ; mais . . . ce n'est pas non plus Georges Douglas.

Un silence pesa sur eux, durant lequel ils entendirent, comme en

rêve, les battements d'ailes rapides et les petits cris affairés des dernières hirondelles s'appelant pour la lointaine migration, et tournoyant autour de la toiture hospitalière du manoir ; sur la terrasse, le murmure monotone des gouttelettes du jet d'eau, retombant en pluie dans la vasque de pierre, où venaient boire les passereaux ; tout près d'eux, le balancier de la pendule marquant la fuite des lentes secondes de cet instant solennel ; et, en eux, jusqu'au bruit de leur respiration un peu serrée.

Puis, dans ce grand silence tomba avec une résonance étrange la voix d'Olivier, parlant sans savoir qu'il parlait.

— Georges non plus . . . Mais, qui donc alors, mon Dieu ?

Flor baissa la tête, et l'ombre veloutée de ses longs cils descendit sur ses joues subitement rosées.

— Ni Gérald ni Douglas ? répétait Noll en proie à une sourde agitation ; Flor, je t'en conjure ! . . . parle . . . dis-moi . . . Ne vois-tu pas que ce jeu est cruel ?

Elle s'était laissée glisser à genoux auprès de la chaise-longue et, doucement, ses petits doigts avaient saisi et retenaient, captive, la main tremblante que lord Ruthwen venait de passer sur son front.

— Ce n'est pas un jeu, dit-elle, sérieuse et réfléchie, et je pensais que tu aurais deviné . . . Mais peut-être trouves-tu que je suis trop jeune, trop enfant, pour devenir la femme du grave, du savant Olivier. Cela ne fait rien, va ! . . . Je ne demande qu'à rester ta pupille confiante et docile, ta petite Flor d'autrefois, d'hier, de toujours . . . Car ce n'est pas d'aujourd'hui, seulement ; toujours je t'ai admiré pardessus tout. Pour moi tu es la noblesse même l'intelligence, la générosité, la bonté . . . Que ne te dois-je pas ? Laisse-moi continuer à te consacrer ma vie que tu as faite si bonne. Laisse-moi rester près de toi, et puis, plus tard, bien plus tard, quand tu auras vu que mes sentiments ne varient pas et quand tu me jugeras assez raisonnable . . .

— O ma Flor ! . . .

Il allait laisser échapper le cri de son amour triomphant, d'une allégresse éperdue ; mais il se ressaisit, se raidissant désespérément, pour lutter encore, et, cette fois, contre Florence aussi bien que contre lui-même.

— Lier ta jeunesse à mon triste sort ? se récria-t-il. Enfant chérie, quel sacrifice follement généreux ! . . . Je ne saurais l'accepter.

— Tu as dit que tu voulais mon bonheur. Je ne l'ai jamais compris jamais rêvé autrement qu'avec toi à mes côtés. Oncle Noll, n'es-tu pas tout en ce monde pour la pauvre orpheline, à laquelle ta seule bonté ouvrit jadis les portes, implacablement fermées, de Kilmore-Castle ?

— Pauvre petite fille insouciance, as-tu songé que je pouvais ne jamais guérir ? . . .

— Depuis la mort de ma chère maman, c'est auprès de ton fauteuil d'infirme que j'ai passé mes heures les plus douces, les mieux remplies.

— Florence, as-tu songé que la maladie est une vieillesse anticipée et que je pourrais mourir bientôt ?

Elle ferma les yeux, étouffant un cri de douleur ; mais presque aussitôt, dominant la crainte poignante qui lui étreignait le cœur.

— Même si cela devait arriver, ce qu'à Dieu ne plaise, fit-elle avec une résolution obstinée, je voudrais encore avoir été la consolation fidèle de ta souffrance, t'avoir donné la suprême joie de tes derniers jours, et . . . après . . . vivre le reste des miens avec ce cher souvenir.

Olivier, désarmé, vaincu, n'eût pas la force de résister davantage. Il prit, entre ses mains, la tête brune couronnée de jeunesse et de beauté, royonnante de tendresse et de dévouement, qui s'inclinait vers lui, suppliante, et appuya les lèvres sur son front pur.

— Et moi, moi . . . murmura-t-il d'une voix que l'émotion brisait, du jour où je t'ai vue pour la première fois, sache-le, je n'ai jamais cessé de te chérir uniquement.

Noll Ruthwen avait dit, le matin de cette même journée, à Gérald, que des emplettes en vue des prochaines chasses d'arrière-saison appelaient à Dumbarton :

— Tantôt je parlerai pour vous à Florence. Voudrez-vous passer chez moi en rentrant ? Tout sera sans nul doute arrangé.

Il était cinq heures ; le jour baissait : Gérald allait revenir sans tarder.

Tout était bien *arrangé*, mais non pas suivant les prévisions et les désirs du jeune homme ; aussi Olivier commençait-il à trouver la communication à transmettre à son frère cadet plus difficile qu'il ne l'eût d'abord pensé.

Le temps avait passé, sans qu'il le sentit couler, dans une muette action de grâce et un rêve enchanté, auquel ses douleurs mêmes, si aiguës qu'elles fussent, n'avaient pas le pouvoir de l'arracher.

La vie suivait son cours normal, au vieux manoir. Pourtant, il lui semblait que ce n'était plus la vie de tous les jours, mais une autre toute nouvelle, différente de l'ancienne autant que le jour différerait de la nuit, et dont les détails les plus infimes revêtaient, à ses yeux, un charme inattendu.

Florence, après une disparition de quelques instants, était reve-

nue remplir autour de lui ses habituelles occupations, et Ethel Stone avait aussi porté dans le "grognoir", près du malade, sa corbeille, ses pelotons verts et ses bandes de tricot.

Tandis qu'enfourchant un dada favori, la bonne miss se lançait, à perte de vue, en des réminiscences de son "jeune temps" auxquelles Noll ne prêtait qu'une oreille distraite, Flor furetait dans les coins, mettait de l'ordre parmi les livres et les papiers, époussetant, avec précaution, les antiquités fragiles, redressant les fleurs alanguies, qui glissaient par-dessus les bords des jardinières ; et il la suivait du regard, éprouvant une indicible joie à voir, sous ses doigts de fée, toutes choses se transformer, se mêler et se fondre en un harmonieux ensemble.

La jeune fille avait recouvré toute sa sérénité : sa gaieté même s'était ranimée, coupé seulement, de loin en loin, de silences recueillis, comme si Flor se fût absorbée, elle aussi, en une sorte de contemplation intérieure.

Maintenant, elle n'était plus là. Un devoir de ménage l'avait réclamée. Elle aidait miss Ethel à compter et à empiler, au fond des vastes armoires, les nappes et les serviettes damassées, les fins et riches chemins de table, blanchis à la dernière lessive. Elle n'était plus là... mais Noll entendait dans la lingerie, située à l'étage supérieur, ses pas légers et la chanson dont elle accompagnait son travail.

Olivier, un peu pâle, se redressa, raffermissant d'instinct son attitude, comme s'il se fût préparé à une lutte prochaine.

Bientôt les pas se rapprochèrent de plus en plus nets ; deux coups impatients furent frappés à la porte, et elle s'ouvrit aussitôt pour livrer passage au cadet de Kilmore.

Dans l'obscurité naissante, qu'accentuaient les tentures retombées des hautes fenêtres, il eut quelque peine à s'orienter vers la chaise-longue.

— Ah ! cher, qu'il fait sombre chez vous ! s'écria-t-il, et faisant, presque à tâtons, le tour de la grande table, chargée de papiers, contre laquelle il avait failli se heurter.

— Vous trouvez ? demanda avec surprise Noll, qui avait encore de la joie plein le cœur et du soleil plein les yeux. Je puis sonner Brice, si vous souhaitez de la lumière.

— Inutile, fit vivement le jeune homme, qui venait de se laisser tomber dans un fauteuil. J'ai rencontré un siège, et, maintenant, je vous écoute... Eh bien ?...

— Mon pauvre Gérard...

— Vous n'avez pas vu Florence ?

— Je l'ai bien vue, mais...

— Vous n'avez pu trouver, peut-être, l'occasion d'aborder auprès d'elle un sujet si délicat ?... Il est vrai que, pour moi seul, sans doute, il est de quelque importance.

La susceptibilité de Gérard se froissait aisément, Olivier le savait de longue date ; mais jamais encore il ne l'avait trouvée plus désagréablement pointilleuse qu'en cette occasion.

— Je vous demande pardon, dit-il. J'ai rappelé à la chère enfant votre demande et je l'ai appuyée de mes plus vives instances. Gérard, assura-t-il tout à coup, avec une grande animation, comme si son frère, qui écoutait silencieux, eût revoqué en doute la sincérité de ses efforts, Gérard ! je puis vous certifier que j'ai employé à plaider votre cause tout mon cœur, toute la force de mon affection pour Flor et pour vous... Si je n'ai pas réussi...

— C'est que ma cousine éprouve, à mon endroit, un éloignement invincible ? Car vous deviez être, — auprès d'elle surtout, — un ambassadeur d'une incontestable autorité ?

Il y avait plus de déconvenue que d'amertume dans cette constatation, faite d'un accent découragé ; pourtant, elle blessa Noll autant qu'un reproche.

— Ne m'en veuillez pas, Gérard, pria-t-il ; je vous répète...

— Oh ! je suis persuadé qu'il n'y a eu rien de votre faute, dans tout ceci. Vous vous êtes heurté à un parti-pris trop explicable et, malheureusement, trop motivé ! Je n'ai jamais rien fait, — je m'en rends compte, — pour me concilier les préférences de Flor ou même simplement ses sympathies. Autrefois, j'ai été injuste et mauvais pour elle. J'avais espéré qu'elle aurait eu la générosité de l'oublier, et que ma conduite présente... Mais ceci, c'était de la présomption.

Un regret, plus profond qu'on n'eût pu l'attendre de la légèreté égoïste de Gérard, vibra dans sa voix, un peu tremblante.

Noll, le cœur remué, l'interrompit vivement :

— Florence a l'âme trop élevée pour conserver aucun ressentiment de vos passagères et puériles querelles. Leur souvenir s'est, depuis depuis longtemps, effacé de son esprit, soyez-en persuadé. Et ne croyez pas, non plus, qu'elle ne sache apprécier vos qualités... qu'elle n'ait été touchée de votre recherche.

— Elle repousse cependant mon affection !

Un lourd silence, chargé de réticences, d'arrière-pensées, coupa, durant quelques instants, l'entretien qui prenait un tour de plus en plus embarrassant et pénible.

Bien qu'Olivier fût réellement peiné, à la vue de l'amère décep-

Conseils Domestiques

Que de fois les mères sont perplexes et presque au désespoir, en voyant leurs enfants sans appétit, refuser toute espèce de nourriture, quand les enfants, pourtant, prendraient du

BOVRIL

en n'importe quel temps ! Une tasse de Bovril entre les repas, ou aux repas, est la plus parfaite nourriture à donner aux enfants pour SANTÉ ET FORCE.

tion de Gérard, ses lèvres, trop sincères, se refusaient à formuler des condoléances qui lui eussent paru hypocrites, au sujet de cet échec dont son bonheur personnel, à lui Noll, était la source.

Ce bonheur, dont il gardait le secret avec une double crainte : celle, très précise, d'envenimer la blessure de son frère en le lui dévoilant ; et une autre, plus vague, de l'exposer à quelque danger, en le laissant échapper de son cœur, ce bonheur ne se trahissait-t-il pas dans son regard, ses gestes, le son même de sa voix ?

Ce fut Gérard qui reprit le premier la parole :

— Je devais m'attendre à ce refus... et, malgré tout, je me faisais illusion. Vous-même, Noll, m'aviez-vous donné quelque assurance, et vous sembliez croire — oh ! ne pensez pas que je vous le reproche ! — au succès de ma démarche.

— Je m'étais trompé.

— Pardonnez moi une dernière insistence, importune peut-être et probablement chimérique... Mais vous comprendrez que je ne puisse renoncer, si aisément, à mon vœu le plus cher. La décision de ma cousine est-elle sans appel ?... Noll, ne puis-je garder encore l'espoir que ma constance ?...

— Gérard ! supplia Olivier, avec effort, il vaut mieux, pour vous, oublier...

Le jeune homme se leva, brusquement.

— Allons ! c'est un arrêt implacable. Merci quand même de votre intervention et aussi de votre franchise.

Il marchait vers la porte, sans écouter son aîné qui essayait, faiblement, de le retenir par quelques paroles affectueuses.

Au moment de franchir le seuil, il se retourna, comme arrêté par une subite pensée :

— Florence n'a-t-elle pas allégué de motifs à son refus ?

L'obscurité, presque complète, dissimula la rougeur qui, soudain, empourprait jusqu'au front de lord Ruthwen.

— Ceci ne vous regarde plus, Gérard, répondit-il, avec une involontaire raideur.

— Et... questionna lentement celui-ci, lui avez-vous parlé de votre projet, héroïquement insensé, de nous abandonner la majeure partie de votre fortune ?

— Elle ne m'en a pas laissé le temps... D'ailleurs, ce n'est pas une considération de ce genre qui aurait eu le pouvoir de motifier ses sentiments.

Gérard ne répliqua rien et la porte se referma sur lui ; mais, à travers les ais de chêne massif, la mordante ironie de son rire sceptique vint secouer Olivier d'un tressaillement douloureux.

En quittant le cabinet de travail de lord Ruthwen, le jeune homme descendit machinalement dans le parc.

Étourdi par la déception, de nature très complexe, qui l'atteignait autant dans son orgueil que dans ses espérances, en même temps qu'elle réduisait à néant les visées interressées nées des intentions généreuses de Noll, il cherchait, distinct, l'ombre et le silence, afin de rétablir l'équilibre de son cerveau en désarroi.

Bien que la trop faible clarté du jour mourant ne lui eût pas permis de suivre les diverses expressions de physionomie d'Olivier, il avait trouvé, chez lui, je ne sais quoi d'insolite, de mystérieux, qui irritait sa curiosité comme un inexplicable problème.

(A suivre)

GRACIEUSE RECLAME

Sous cette rubrique, nous lisons dans "La Presse" de samedi dernier : "La plupart des journaux américains, quelques français, et même des feuilles anglaises, tout comme la presse canadienne en général, dans un gracieux accusé de réception, se sont plus à féliciter l'initiative qu'a prise "La Librasrie Ancienne et Moderne" en publiant "Le Grand Almanach Canadien Illustré" pour 1899.

"Sous la direction de M. E. Z. Massicotte, secondé par notre jeune libraire Louis J. Béliveau, son éditeur, cet almanach, avec sa toilette artistique, son texte choisi et ses belles gravures qui forment une galerie nationale de quarante-trois de nos personnages les plus en vue durant l'année qui se termine, a déjà su conquérir sa place à tous les foyers ; serait-ce pour justifier son parain, M. Gonzulve Désaulniers, qui lui a prêté qu'elle "sera sur le menteau de toutes les cheminées de la ville et de la campagne."

"Mais nous n'avons pas à faire de réclame en faveur—nous allons dire d'une œuvre nationale !

"D'ailleurs, de son double tirage, il n'en reste pas assez d'exemplaires pour en justifier les frais.

"Tout de même, il en reste pour les amis de "La Presse" et ceux qui n'ont pas encore "Le Grand Almanach Canadien Illustré", n'ont qu'à adresser dix centins à Louis J. Béliveau, 1617 Notre-Dame, à Montréal.

"Les amateurs ne doivent pas perdre de vue que ce numéro aura bientôt une réelle valeur."

N. DE LA R.—Nous nous laissons dire que les nôtres seraient aussi privilégiés : d'ailleurs notre collaborateur, s'il peut nous oublier, n'aura certainement que des faveurs pour ses anciens lecteurs. Ainsi donc tentez l'essai ; le coup en est minime : dix centins.

UNE FOULE DE GENS

Remercient chaque jour la Providence de connaître le Baume Rhumal ; c'est le consolateur et le sauveur de ceux qui souffrent.

—Ça prend 72,000 tonnes de papier pour faire les cartes postales employées aux États-Unis durant une année.

POUR DETRUIRE LES GERMES

Pris au début, le Baume Rhumal détruit les germes de la consommation. Négliger un rhume, c'est jouer sa vie. Une dose de Baume Rhumal suffit souvent à conjurer une bronchite ou une congestion pulmonaire, avec leurs conséquences fatals.

CONSOMPTION GUERRI

Un ancien chimiste retiré des affaires, recut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse.—Indiquer ce journal en écrivant.—S'adresser à W. A. NOYES, 820, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (États-Unis).

La Cure Dixon pour l'abus des Liqueurs et des Drogues

ATTESTATION DU REV. P. QUINLIVAN

Montréal, 22 septembre 1897.
M. A. Hutton Dixon,
40 Park Avenue, Montréal.
Cher monsieur, vous me demandez un témoignage au sujet de votre traitement. Je le donne avec plaisir pour le bénéfice des autres. Pendant des années j'ai beaucoup bu, jusqu'à vingt-cinq verres par jour. Cette mauvaise habitude me faisait négliger mes affaires, je ne dormais plus. Je n'avais plus d'appétit, plus aucune ambition ; je ne m'occupais plus de rien excepté que de boire. Je souffrais

Mme JOACHIM GAGNE
Les Pilules Rouges du Dr Coderre, le grand remède pour toutes les femmes souffrantes affligées, la débarrassent de toutes ses maladies

Santé, vigueur, vitalité et courage succèdent toujours à la douleur, à la faiblesse et au désespoir.—Telle est la transformation opérée par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Ce qu'il faut aujourd'hui aux femmes, c'est la force. Peu de femmes sont sérieusement malades, mais des millions ne sont pas en parfaite santé, elles sont à demi-mortes. Une femme qui est dans cet état est sujette à contracter facilement ces maladies, hélas ! si communes de nos jours, et qui rendent la vie à un si grand nombre de femmes, bien misérable et bien malheureuse. Il a été prouvé par les certificats de femmes reconnaissantes, venant de toutes les parties du monde que les Pilules Rouges du Dr Coderre sont la plus saine, la plus parfaite invention pour guérir toutes les maladies des femmes. C'est le seul remède sur lequel elles peuvent sûrement dépendre pour devenir encore bien et fortes. Lisez le témoignage que nous envoyons avec droit de le publier Mme Gagné, charmante et respectable jeune dame de Montréal : "Pendant trois longues années j'ai été l'esclave d'une grande faiblesse. J'avais aussi une vilaine toux qui m'inquiétait et me fatiguait beaucoup. J'avais des douleurs dans l'estomac, mal à la tête, douleurs dans les côtés, le dos et tous les membres. Je me fis soigner par plusieurs médecins, mais voyant que j'étais toujours dans le même état, j'abandonnai tout. Un jour, je vis sur les journaux une annonce des Pilules Rouges du Dr Coderre. Je voulus en faire l'essai pour voir si tout ce qu'on disait était vrai, car j'avais pris tant de drogues que je n'avais plus confiance en rien. Dès la première boîte je me sentis bien mieux. Alors pleine de courage, je continuai leur usage jusqu'à ma parfaite guérison qui n'a guère été longue à s'opérer, car avec six boîtes de Pilules Rouges du Dr Coderre je m'étais débarrassée d'une maladie de trois longues années. Je considère que ce remède est un bienfait pour les femmes souffrantes et je le recommanderai toujours fortement." Mme Joachim Gagné, 147, rue Montcalm, Montréal.



MME JOACHIM GAGNÉ

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont guéri des femmes qui avaient souffert pendant 25 et même 40 ans. Elles ont guéri des jeunes filles bien malades, abandonnées par les médecins et qui étaient sur le chemin de la consommation. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la leucorrhée, chute de la matrice, hémorrhagies, maladies des ovaires, menstruation trop faible, abondante et douloureuse, tiraillement dans le bas ventre, mal de côtés, de reins, constipation, palpitation du cœur, douleurs d'estomac, entre les épaules, crises hystériques, danse de St Guy, le mal de tête et toutes les

maladies du changement d'âge, chaleurs, bouillonnement du sang, enflure des jointures, froidure des pieds et des mains. Elles sont spécialement recommandées aux femmes enceintes et aux nourrices. Elles sont incomparables pour réparer, purifier et enrichir le sang appauvri et vicié.

Rappelez-vous que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez la consulter pour rien. Sans crainte, écrivez-lui une description de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons à toutes les femmes qui en font la demande. Toujours le médecin s'empresse de vous répondre, en vous disant tout ce que vous avez à faire pour hâter et assurer votre guérison. Toutes lettres adressées au : DÉPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTREAL, sont tenues confidentielles par notre médecin.

En garde contre les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte. Ces pilules rouges ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations. Refusez-les. Un grand nombre de ces imitations contiennent des drogues dangereuses. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 pilules rouges. Jamais autrement. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte, ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre coûtant 50c dure plus longtemps qu'aucun remède liquide que vous payez une piastre. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Ayez soin de donner votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTREAL, CAN.

beaucoup aussi de maux de tête et de maux dans le dos. Ma mémoire baissait, de même que ma vue. Vous voyez donc que j'étais alors bien malade. J'ai suivi votre traitement sur les conseils du R. P. Quinlivan, et j'en suis bien heureux. Du troisième jour de mon traitement j'ai perdu le désir de boire et mes souffrances m'ont laissé. Je recommençai à bien dormir et j'ai toujours continué depuis. En moins d'une semaine j'étais aplomb et je mangeais régulièrement trois fois par jour. Au début de votre traitement je pesais 168 lbs, vingt jours après, 176, soit une augmentation de 8 lbs. Ma mémoire et ma vue sont très améliorées ; de partout je suis beaucoup mieux. J'ai maintenant de l'ambition et de l'énergie et je travaille mieux et plus que depuis bien des années. Rien ne peut me tenter pour boire, le désir est totalement disparu. Votre médecine est agréable à prendre. Tout ce que vous dites est rigoureusement vrai. J'engage vivement tous ceux qui ont le malheur de boire à suivre votre traitement.

LE TEMOIGNAGE DU R. P. QUINLIVAN

La personne qui a écrit la lettre ci-dessus est connue de moi depuis des années et je puis corroborer tout ce qu'elle affirme. Son cas paraissait aussi désespéré que possible, un des plus désespérés que j'aie jamais vu. Tout contrôle, tout respect de soi-même paraissait disparu. Bon travailleur quand il était sobre, son seul but en travaillant était de gagner pour boire. Je lui ai conseillé la cure Dixon et les résultats en sont clairement établis dans sa lettre. Je suis par conséquent désireux, sachant que ce que dit M. Dixon est vrai, de voir ce remède porté à la connaissance des victimes de l'ivrognerie, des partisans de la tempérance des amis de l'humanité en général qui cherchent à faire du bien à leurs semblables.

Les qualités du remède à mon avis, sont les suivantes :
1o.—Pris suivant les directions, il fait cesser tout désir de boire, dans l'espace de trois jours. Employé plus longtemps il fortifie.
2o.—Il n'a aucun mauvais effet, au contraire, il contribue à la santé du patient en lui enlevant toute idée de boire.
3o.—Son prix est si modéré que tout le monde peut se le procurer. Tous les autres remèdes pour cette mauvaise habitude sont très coûteux, agissant lentement, ont des effets plus ou moins douteux et souvent altèrent la santé et la constitution du malade.
Je regarde donc ce remède comme excellent, le recommande de tout cœur à tous les intéressés et je lui souhaite à Montréal et ailleurs le plus complet succès.

J. QUINLIVAN,
Curé de St Patrice,
Montréal, 22 septembre 1897.

Détails complets concernant le traitement ci-dessus : Envoyez sous enveloppe cachetée sur demande. Adresse :
THE DIXON CURE CO.,
40 Avenue du Parc, Montréal.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

J'ai prescrit dans ma pratique privée le

PURIFICATEUR
TONIQUE
DU SANG
DU Dr LUSSIER

J'ai constaté ses heureux effets. Je le recommande fortement.

DR SYLVESTRE,
15, rue St-John.

PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée ? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. M. A. BROWN & M. A. BROWN, Experts. Bureaux : Edifice New York Life, Montréal, et Atlantic Bldg., Washington, D. C.

LE MONDE MODERNE

Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demandez, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.

ST-NICOLAS journal illustré mod garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs, Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Ohs Delagrave 15, rue Soufflot, Paris, France.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en stocks

R. G. - P. D. - D. A.
FERRISS, Etc., Etc.

C. J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

Trente ans de succès
GUERISON CERTAINE
en 2 heures
sans COLIQUES ni NAUSEES
sans AUCUNE PERSANON
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les
CAPSULES
L. KIRN
à l'Extrait d'Herbes
de FOUGÈRE MÈRE Puro
sans Galomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
FARM. FRANÇAISE HAUSCOU,
51, Boulevard Edgar-Quénot
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ : le plus complet des journaux illustrés du Canada. Deux pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.



★ VIN ★
ST-LEHON

Naturel,
Tonique,
Stimulant.

En vente dans les
meilleures phar-
macies.

**LAPORTE,
MARTIN
& CIE,**

Seuls agents au
Canada.

**Fourrures de
toutes sortes**

Capots, Manteaux, Cas-
ques et toutes sortes de
vêtements en fourrures.
Spécialité de **Capots en
Chat Sauvage.** :- :-

35 ans d'expérience

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

LAPRÉS & LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
COIN ONTARIO MONTREAL P.Q.
BUREAU TEL. MARCHANDS 843 RESIDENCE TEL. BELL EST 1743
BELL EST 1283

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-F. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Fendus Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie
Prix: Une boîte, avec notices, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1828, rue Sainte-Catherine, Montréal



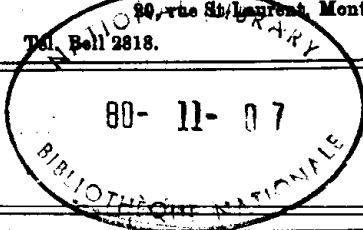
**Faussees dents
SANS PALAIS**

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

80, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

24020



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltée)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

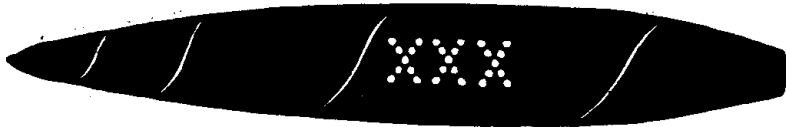
Vêtements pour hommes

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes,
Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La
qualité est toujours la meilleure et les prix
les plus bas du commerce.

GENEREUX & Cie,

No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc.
Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

VICTOR ROY,

Architecte et évaluateur

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis.

MONTREAL

NOUVELLE

Librairie Française

1632 RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Labelle et Saint-Hubert

JULES PONY, Propriétaire

Les amateurs de littérature française trouveront à ce nouvel établissement, un choix complet d'œuvres françaises les plus nouvelles, les plus amusantes et les plus variées parues jusqu'à ce jour et à des prix très modérés.
Aussi journaux français illustrés, artistiques et comiques, ainsi que revues périodiques, etc. Une visite est sollicitée.

UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
Ph^{ie} MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

**"La
Presse"**

TOUT le monde lit
le grand journal
parce qu'il satisfait,
instruit, intéresse et
amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

65,874

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

...FONDE EN 1836...

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal... \$4.00 par an
Hors Montréal... 3.00 par an

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An... \$1.00 :- Six mois... 50c.

Voir notre liste de
primes publiée toutes
les semaines dans le
MONDE CANADIEN.

Rédaction, Administration, Atelier
35, RUE ST-JACQUES, MONTREAL,
Téléphone Bell Main 418